



La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 243 - Mai 2023

Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard

Mensuel. Abonnement : 35 €

FATIMA CHEMIN DU CIEL



Le 13 juillet 1917, après la terrifiante vision de l'Enfer, les visages des voyants expriment l'horreur.

DANS la nuit qui s'épaissit, la révélation de Fatima brille comme « *une lumière immense qui est Dieu* » pour nous rappeler toute notre religion, source vive de notre salut.

D'abord, en réfléchissant par les mains de l'Immaculée qui est « *du Ciel* », la vision de l'enfer où brûlent les « *démons et les âmes des damnés. Celles-ci sont comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. Elles flottent dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortent d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombent de tous côtés, comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir* » qui horrifiaient Lucie, François et Jacinthe et les faisaient trembler de frayeur. C'est à la vue de ce spectacle, expliquait sœur Lucie, que j'ai dû pousser ce cri : « *Aïe !* » que l'on dit avoir entendu de moi. « *Les démons se distinguaient des âmes des damnés par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme de noirs charbons embrasés.* »

Le maléfique jésuite Dhanis a persuadé Pie XII lui-même et, *a fortiori* toute la hiérarchie qui lui a succédé jusqu'à nos jours, que cette description était le fruit d'une imagination enfantine, « *affabulatrice* ». Mais la Sainte Vierge n'affabule pas, Elle ! « *Effrayés, et comme pour demander secours, poursuit Lucie, nous levâmes les yeux vers Notre-Dame qui nous dit avec bonté et tristesse :*

« *Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs.* » Par exemple le Père Dhanis qui a commis le péché contre le Saint-Esprit, pour lequel il n'y a pas de rémission, avertira Lucie dans son entretien avec le Père Fuentes, car Notre-Dame ajoutait : « *Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* » Comme une dernière chance, selon « *notre manière imparfaite de parler* », disait sœur Lucie au Père Fuentes. Dieu « *nous offre avec une certaine crainte le dernier moyen de salut, sa Très Sainte Mère* ».

Donc, aujourd'hui, feu le Père Dhanis serait sauvé s'il n'avait pas persévéré dans son obstination à ne pas croire aux paroles entendues de la bouche de Notre-Dame par Lucie, sa messagère : une grande prophétie sur « *ce qui arrivera bientôt* », comme dit saint Jean au début de l'Apocalypse. Et puis, de nouveau, une vision en plusieurs tableaux, non pas du Ciel ni de l'enfer, mais de l'Église de la terre, « *grande ville à moitié en ruine* », dont le peuple gravit une montagne escarpée au sommet de laquelle est « *une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce* ».

Que tout cela est mystérieux ! « *Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu "quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant, un Évêque vêtu de Blanc. Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père."* »

Aujourd'hui, c'est, à la lettre, le pape François ! « *À moitié tremblant* », traversant « *d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, une grande ville à moitié en ruine* » qui n'est autre que l'Église... Pourquoi « *à moitié tremblant* » ? Parce qu'il craint la guerre en ce monde, mais ne se soucie pas de l'enfer où tombent les pauvres pécheurs pour lesquels il ne prie pas « *à l'heure de leur mort* », mais seulement après : il prie « *pour les âmes des cadavres qu'il rencontre sur son chemin* ». Et ces âmes sont où ? Au Ciel ? Au « *purgatoire jusqu'à la fin du monde* », comme Amélie, l'amie de Lucie qui venait de mourir, au moment de la première apparition de Notre-Dame, le 13 mai 1917. « *Il me semble qu'elle devait avoir dix-huit ou vingt ans.* »

Heureusement... le purgatoire ! Sinon, ce serait l'Enfer !

Comme pour toutes les âmes que Lucie, François et Jacinthe ont vues, qui tombent en tourbillon en enfer ! faute d'avoir été appelées à se convertir de leur vivant par le Saint-Père ; puisqu'il ne prie que pour « *les âmes des cadavres qu'il rencontre sur son chemin* », noyés au fond de la Méditerranée, ou tombés sur les champs de bataille de l'Ukraine et du Soudan.

Et les vivants ? « *qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui n'aiment pas* » ? Beaucoup tombent en enfer parce qu'ils n'ont personne qui prie et se sacrifie pour eux, a dit Notre-Dame. Mais si le Pape prêchait la dévotion réparatrice à laquelle la Vierge Marie a promis de répondre en assistant à l'heure de la mort ceux qui l'avaient pratiquée « *avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme* », elles seraient sauvées.

Le pape François a prononcé l'an dernier la consécration de la Russie, mais ne l'a pas fait suivre de la recommandation de la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, confirmant par là l'avertissement donné par Lucie au Père Fuentes en 1957, Pie XII régnant : « *N'attendons pas que vienne de Rome un appel à la pénitence de la part du Saint-Père pour le monde entier ; n'attendons pas non plus qu'il vienne de nos évêques dans leur diocèse ni non plus des congrégations religieuses. Non. Notre-Seigneur a déjà utilisé bien souvent ces moyens et le monde n'en a pas fait cas. C'est pourquoi, maintenant, il faut que chacun de nous commence lui-même sa propre réforme spirituelle. Chacun doit non seulement sauver son âme mais aussi toutes les âmes que Dieu a placées sur son chemin.* » *frère Bruno de Jésus-Marie.*

« RÉCITEZ LE CHAPELET TOUS LES JOURS. »

LES MYSTÈRES GLORIEUX DU ROSAIRE (1)

RÉSURRECTION

Puisque beaucoup ont entrepris de détruire notre foi en la Résurrection de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, en contestant des événements historiques qui nous ont été transmis par des témoins oculaires et serviteurs de l'Évangile au long de vingt siècles, j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé exactement de tout depuis les origines, d'en établir l'exposé suivi, pour que vous ne vous laissiez pas désorienter par des mensonges diaboliques d'apostatats.

Au cours de la nuit du 8 au 9 avril de l'an 30 après la naissance de Jésus-Christ, Celui-ci ressuscite et sort du sépulcre. La terre tremble, un ange éblouissant de lumière descend du ciel et roule la pierre qui scellait le tombeau ; il s'assied sur elle. Les gardes atterrés « devinrent comme morts » (Mt 28,4).

« Marie de Magdala vient de bonne heure, quand il faisait encore nuit, vers le tombeau. Et elle voit la pierre enlevée du tombeau. Elle se met donc à courir et se rend auprès de Simon Pierre et auprès

de l'autre disciple que Jésus aimait et leur dit : « On a enlevé le Seigneur du tombeau ! Et nous ne savons où on l'a mis... » » (Jn 20,1-2)

LE TÉMOIGNAGE DE LA MÈRE DE JÉSUS.

Nous, nous le savons : il est dans les bras de sa Mère ! puisque celle-ci n'est pas avec les saintes Femmes qui arrivent au tombeau « portant les aromates qu'elles avaient préparés » (Lc 24,1). Cette absence de Marie est éloquente. Elle témoigne de la résurrection de son Fils, que les anges annoncent aux saintes Femmes au moment où elles trouvent le tombeau vide :

« « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, étant encore en Galilée, au sujet du Fils de l'homme » ; qu'il devait être livré entre les mains des hommes pécheurs, et être crucifié et ressusciter le troisième jour. » Et elles se ressouvirent de ces paroles. » La Vierge Marie était donc la seule



APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR À NOTRE-DAME AU MATIN DE PÂQUES.
(Stella. Peinture sur marbre polychrome, XVII^e siècle, Le Louvre).

à s'en souvenir. C'est pourquoi elle avait laissé les saintes Femmes monter seules au tombeau. Elle seule avait gardé la foi.

Alertés par Madeleine, Pierre et Jean accourent. En voyant le Saint Suaire, Jean « *crut* ».

Une tradition constante affirme que Jésus se montra à sa Mère en tout premier lieu, et la liturgie de l'Église l'atteste en célébrant la fête de cette apparition de Notre-Seigneur à sa Très Sainte Mère, dont saint Jean Eudes a composé le plus merveilleux des offices : « *Ressuscitant d'entre les morts, le Christ s'en alla en toute hâte à Jérusalem pour consoler sa très Sainte Mère. Alleluia !* » (première antienne des premières vêpres)

Jésus était mort selon la loi fixée par Dieu en châtement du péché originel, dans l'arrachement de son âme à son corps. Son âme poursuit son œuvre en descendant prêcher le salut aux enfers. Son Corps est remis à la Vierge Marie sa Mère, qui le reçoit dans ses bras avec un infini respect, une grande tendresse et une merveilleuse dévotion. Elle sait que le lien de ce Corps très saint, transpercé pour notre salut, avec la Personne divine qui se le consacra entièrement, n'est pas rompu.

Au chapitre 87 de sa *MÉDITATION SUR LA VIE DU CHRIST*, saint Bonaventure raconte : « *Le Seigneur Jésus, entouré de la cour innombrable des anges, s'en vint au sépulcre, le dimanche de grand matin. Reprenant son corps très sacré, il se ressuscita par sa propre puissance et, le sépulcre étant toujours fermé, il sortit. Or, à la même heure, c'est-à-dire d'aussi grand matin, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, après en avoir d'abord demandé la permission à Notre-Dame, se mirent en chemin vers le sépulcre avec des onguents. Mais Notre-Dame demeura à la maison, priant ainsi : "Père très clément, Père très bon, vous le savez, mon Fils est mort, il a été cloué à la croix entre deux voleurs, et moi, je l'ai enseveli de mes mains. Mais vous, Seigneur, vous êtes puissant. Rendez-le-moi sain et sauf. J'en supplie votre Majesté, rendez-le-moi ! Pourquoi tarde-t-il tant à venir vers moi ? Renvoyez-le-moi, je vous en conjure, car mon âme ne connaîtra pas de repos que je ne le voie lui-même, en personne !*

« *Ô mon très doux Fils, qu'en est-il de vous ? Que faites-vous ? Pourquoi vous mettre en retard ? Je vous en prie, ne différez pas davantage de venir vers moi. Car vous l'avez dit : LE TROISIÈME JOUR, JE RESSUSCITERAI. Ô mon Fils, n'est-ce pas aujourd'hui le troisième jour ? Ce n'est pas hier, mais le jour d'avant qui fut le grand jour très amer, jour de calamité et de mort. C'est donc aujourd'hui le troisième jour, mon Fils. Levez-vous donc, ô ma gloire et tout mon bien, et revenez ! Par-dessus tout je désire vous voir. Que votre retour me console ; votre départ m'a tant affligée ! Revenez donc, mon Amour, venez, Seigneur*

Jésus, venez, mon espoir unique, venez à moi, mon Fils ! » Comme elle priait ainsi, versant doucement des larmes, voici que tout à coup survient le Seigneur Jésus, en vêtements resplendissants, le visage serein, beau, glorieux, joyeux. Il lui dit : « *Je vous aime, Mère très chérie !* » Et elle, se retournant aussitôt : « *Est-ce vous, Jésus, mon Fils ?* » Et tombant à genoux, elle l'adora. « *Ma très douce Mère, reprit le Fils, c'est moi. Je suis ressuscité, et me voici de nouveau avec vous.* »

« *Alors ils se lèvent ; l'embrassant avec des larmes de joie, elle l'étreignait étroitement, tenant son visage tout accolé au sien. Puis ils s'assirent l'un à côté de l'autre, et elle le considérait, anxieuse et empressée, scrutant sa Face, les cicatrices de ses mains, et cherchant par tout son corps si toute douleur s'en était bien enfuie. Et lui : "Mère vénérée, toute douleur s'est éloignée de moi ; j'ai vaincu et la mort et la douleur et toutes les angoisses, et dorénavant je ne souffrirai plus aucun mal." Et elle : "Béni soit votre Père qui vous a rendu à moi ; loué et exalté soit son Nom ; glorifié soit-il dans tous les siècles !" Ils restent ainsi à parler dans la joie mutuelle, et ils fêtent délicieusement et amoureuxment la Pâque. Et le Seigneur Jésus raconte comment il a délivré son peuple des enfers, et tout ce qu'il a fait pendant ces trois jours. Ainsi commença le grand jour de Pâques.* »

PREMIÈRE APPARITION : TENDRESSE DIVINE.

Pendant ce temps, Pierre et Jean repartis, Marie-Madeleine est restée là, le cœur débordant d'amour. Elle n'attend pas la résurrection, mais elle aime. Elle ne sait qu'aimer, et ne se souvenir de rien d'autre. Elle cherche le corps de son Bien-Aimé, sachant de manière intuitive que le lien de ce corps très saint, transpercé pour notre salut, avec la Personne divine qui se le consacra entièrement, n'est pas rompu. Cette relique est sacrée, elle ne connaîtra pas la corruption du tombeau, elle est toujours le sacrement de la rédemption universelle. En parfaite et fidélistime amante, elle se sait aimée et destinée à l'union totale. Elle ne sait comment, mais elle reste auprès de Lui et en sera récompensée.

« *Marie se tenait près du tombeau, au-dehors, en pleurs. Or, tout en pleurant, elle se pencha vers l'intérieur du tombeau et elle voit deux anges, en vêtements blancs, assis là où avait reposé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.* »

« *Ceux-ci lui disent : "Femme, pourquoi pleures-tu ?" Elle leur dit : "Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis."* »

« *Ayant dit cela, elle se retourna, et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.* »

Regardant au fond du sépulcre, où elle voyait les anges briller dans la pénombre, elle se retourne

vers le jour qui se lève. À contre-jour, à travers ses larmes et ses cheveux, elle n'a pas reconnu Jésus, qui lui dit :

« *“Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?”* Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : *“Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai.”* »

Qui ? Jésus ! Elle ne le nomme même pas. Et parce que l'amour ne calcule pas l'effort, elle offre de l'emporter. Pour quoi faire ? Pour lui rendre un culte, pour le mettre à l'abri des profanations.

« *Jésus lui dit : “Marie !”* »

« *Se retournant, elle lui dit en hébreu : “Rabbouni !”* Ce qui veut dire : *“Maître !”* »

« Elle se jette à ses pieds et s'en empare, non pas pour vérifier qu'il est ressuscité, comme fera Thomas, mais pour couvrir de baisers les saints stigmates qu'elle découvre glorieux, après avoir contemplé les douloureuses plaies au pied de la Croix ! Elle veut retenir Jésus tout à elle, mais il la repousse gentiment :

17. « *Cesse de me retenir, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères et dis-leur : “Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu”.* »

Depuis que Jésus a consommé son sacrifice, disant à Dieu son Père : « *Voici vos enfants* », comme il a dit à Marie sa Mère : « *Voici votre fils* », ses disciples ne sont plus seulement pour lui des serviteurs, ni même des amis, mais des « *frères* ». Il le proclamait déjà du haut de la Croix en récitant le Psaume : « *J'annoncerai ton Nom à mes frères.* » (Ps 22,23) Ils sont ses frères, fils de Marie et fils de Dieu comme Lui, entrant dans la circumincessante charité qui coule du Père vers le Fils et qui remonte du Fils vers le Père, par les mains de Marie notre Mère à tous, à jamais !

Alors, pour mettre un terme aux effusions de Marie-Madeleine et se dégager de ces bras qui, tendrement, le tiennent embrassé, il lui donne une mission. Elle le lâche et y court :

18. « *Marie de Magdala vient annoncer aux disciples que : “J'ai vu le Seigneur”, et il lui a dit cela.* »

Elle est tout essoufflée : traduite littéralement, la phrase le fait voir et entendre sur le vif.

DEUXIÈME APPARITION : MISSION APOSTOLIQUE.

19. « *Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples, par peur des juifs, Jésus vint et se tint au milieu et il leur dit : “Paix à vous !”* Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. »

Mains et côté transpercés, mais nous ne le savons pas encore. Les Évangélistes n'ont même pas pensé à préciser ce détail, horrible : Jésus fut fixé à la Croix

par des clous, et non pas par des cordes. Nous allons l'apprendre tout à l'heure. Rien n'est plus révélateur de la parfaite ingénuité de leur témoignage.

« *Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur.* » On le serait à moins ! Là encore, saint Jean ne pouvait pas mieux rendre, sans l'avoir calculé, le contraste que font les élans amoureux de Marie-Madeleine et le saisissement des Apôtres qui demandent des preuves ! Mais à la vue des glorieux stigmates, comment douter ?

21. « *Il leur dit alors, de nouveau : “Paix à vous !”* Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »

Au temps de sa vie publique, alors qu'ils étaient en Samarie, voyant les gens alertés par la Samaritaine sortir de la ville et venir à lui, au milieu des champs de blé blondissants, Jésus disait déjà : « *Je vous ai envoyés moissonner* », au passé, comme si Lui, le *seigneur* avait déjà envoyé ses moissonneurs en mission, dans sa faim et dans sa soif de voir s'accomplir l'œuvre du Père (Jn 4,38). Maintenant, l'heure est venue de récolter le fruit de son sacrifice rédempteur.

22-23. « *Ayant dit cela, il souffla sur eux et leur dit : “Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.”* »

Voilà une parole qui marque l'accomplissement de celle de Jean-Baptiste, annonçant que Jésus serait le Rédempteur du monde : « *Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde.* » (1,29) Le Précurseur avait aussi proclamé qu'il avait vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et reposer sur Lui : « *Et moi, j'ai vu et je témoigne que celui-ci est l'Élu de Dieu.* » (1,34)

« *C'est Lui qui baptise dans l'Esprit-Saint* », promettait le Précurseur. Et l'on peut dire que tout le quatrième Évangile est marqué par cette attente du Saint-Esprit, faute duquel Jésus ne peut pas donner à son enseignement toute sa puissance et sa fécondité. Il parlait à des sourds, parce que l'Esprit ne leur avait pas encore été donné, Jésus n'ayant pas été glorifié.

Mais après sa résurrection, son souffle corporel, le souffle de sa bouche de Verbe incarné est porteur de l'Esprit-Saint promis. Il donne ainsi aux Apôtres le pouvoir qui était sien et dont il a usé pendant sa vie mortelle, de remettre les péchés et de les « *retenir* » : pouvoir de juge pour pardonner et pour condamner. (BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, p. 43-44)

TÉMOINS DE SA CRUCIFIXION.

« *Or, Thomas, l'un des Douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque vint Jésus.* »

25. « *Les autres disciples lui dirent donc : “Nous*

avons vu le Seigneur !” Mais il leur dit : “Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas.”»

Des «clous»? Seigneur Jésus, vous avez donc été fixé à la Croix par des clous! Heureuse incrédulité de Thomas, qui nous vaut une telle révélation! Source de la douloureuse compassion des âmes saintes, d’âge en âge, jusqu’à la découverte de ces «*marques des clous*» sur le Saint Suaire même, par notre génération apostate: le docteur Pierre Barbet a, comme Thomas, mis le doigt dessus, sur la plaie du poignet gauche visible sur le Saint Suaire. Puis il a reconstitué la scène dans toute sa vérité oubliée depuis deux mille ans: horrible chose! Sur des bras fraîchement amputés, et donc encore vivants, de la salle de dissection de l’hôpital Saint-Joseph, un seul coup de son gros marteau sur un “clou de la Passion” piqué dans le pli antérieur du poignet, et le «clou est déjà fiché dans le bois, où quelques panpans énergiques le fixent solidement».

Jésus n’a pas crié, mais son Visage s’est contracté et son pouce, d’un mouvement violent, impérieux, s’est fermé dans la paume. De fait, sur le Saint Suaire, chacune des deux mains, si belles et fines, paraît ne compter que quatre doigts, d’ailleurs admirablement reportés sur le Linge. Les pouces sont en opposition, cachés dans les paumes. «Son nerf médian a été touché. Mais alors, je ressens ce qu’Il a éprouvé: une douleur indicible, fulgurante, qui s’est éparpillée dans Ses doigts, a jailli, comme un trait de feu, jusqu’à Son épaule et éclaté dans Son cerveau. C’est la douleur la plus insupportable qu’un homme puisse éprouver, celle que donne la blessure des gros troncs nerveux.»

TÉMOINS DE LA RÉSURRECTION.

26. «*Huit jours après, ses disciples étaient de nouveau à l’intérieur et Thomas avec eux. Jésus vient, les portes étant closes, et il se tient au milieu et dit : “Paix à vous.” Puis il dit à Thomas : “Porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne deviens pas incrédule, mais croyant.” Thomas lui répondit : “Mon Seigneur et mon Dieu !” Jésus lui dit : “Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui n’ont pas vu et qui ont cru.”»*

Jean a entendu battre le Cœur de Jésus, afin de nous enseigner ses secrets. Que dire de Thomas, qui l’a touché du doigt, en enfonçant sa main dans une chair ouverte par la plaie, mais ressuscitée! Son cri décerne à Jésus un titre que personne encore ne lui avait donné: non seulement expression d’une foi pleine et entière en la nature divine de Jésus, jaillie de l’évidence de la résurrection, et sur les lèvres de

l’incrédule Thomas tout le premier, mais encore élan d’un amour qui ne s’éteindra plus jamais au cœur des «*croyants*», même ceux qui n’ont pas vu. Car, de génération en génération, «le clou proclame, la blessure crie que vraiment Dieu est dans le Christ, se réconciliant le monde».

Lorsqu’il commente ce texte, notre Père ne manque jamais de faire observer que Jésus était donc là, invisible, «*huit jours*» auparavant, lorsque Thomas se refusait à ajouter foi même au témoignage de ses frères, s’obstinant à répondre mot pour mot à leur récit enthousiaste par une froide dénégation, ne s’en rapportant qu’au témoignage de ses sens. Jésus entendait cela et se promettait de consentir aux exigences de l’incrédule. Mais, du coup, il révélait aux Apôtres que, même invisible, il est toujours présent: «Voilà comment nous sommes prévenus que Jésus est avec nous jusqu’à la consommation du monde», conclut notre Père. “Présence sous mode d’absence”, qui habitue les Apôtres à le savoir toujours avec eux, même quand il sera remonté aux Cieux.

30. «*Jésus a fait sous les yeux de ses disciples encore beaucoup d’autres signes, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Ceux-là ont été mis par écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu’en croyant vous ayez la vie en son nom.*»

Jésus ressuscité est donc apparu à Marie-Madeleine, après avoir visité sa Mère – cela n’est pas dit, mais cela va sans dire – afin de récompenser leur amour, et d’incendier leur cœur de nouvelles flammes. Puis, il s’est montré à ses Apôtres pour fonder leur ministère sur un témoignage oculaire auquel nous sommes tous appelés à ajouter foi afin d’être de ces bienheureux qui n’ont pas vu et qui ont cru. Ce témoignage apostolique porte sur des faits qui sont des «*signes*» lumineux, disposés par la main même de Dieu: leur simple narration est tellement pleine d’intelligence, de sagesse et de miséricorde, que le cœur de celui qui écoute rencontre le Cœur de Dieu et y trouve la Vie en baignant dans sa vérité attestée de son Sang.

LA BARQUE DE PIERRE

«Après cela, Jésus se manifesta de nouveau aux disciples sur le bord de la mer de Tibériade.» (Jn 21,1) C’est la troisième fois. La première apparition fut un envoi en mission avec la collation des pouvoirs de lier et délier (Jn 20,19-23). La deuxième fois, Jésus s’est fait palper par Thomas (20,27). La troisième fois, Jésus, par ce retour aux premiers temps merveilleux de Galilée, mime par avance ce que sera le temps de l’Église.

2-4. «*Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée*»,

Jacques et Jean, mais Jean ne les nomme pas, selon son habitude de garder l'anonymat, puisqu'il est l'un d'eux, « *et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. Simon Pierre leur dit : "Je m'en vais pêcher." Ils lui dirent : "Nous venons nous aussi avec toi." Ils sortirent, montèrent dans le bateau et, cette nuit-là, ils ne prirent rien.* » (v. 3)

4. « *Or, le matin venu, Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus.* »

5. « *Jésus leur dit : "Les enfants, vous n'avez pas du poisson ?" Ils lui répondirent : "Non !" Il leur dit : "Jetez le filet à droite du bateau et vous trouverez." Ils le jetèrent donc et ils n'avaient plus la force de le tirer, tant il était plein de poissons. Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : "C'est le Seigneur !" À ces mots : "C'est le Seigneur !" Simon Pierre mit son vêtement – car il était nu – et il se jeta à l'eau.* »

Jean fut le premier à discerner le « *signe* » du Suaire dans le tombeau vide. « *Et il crut.* » Il est encore le premier à saisir celui de la pêche miraculeuse. Mais si Jean est le plus rapide, Pierre conserve la primauté : il entre le premier au tombeau ; il se jette à l'eau pour arriver le premier auprès de Jésus.

8. « *Les autres disciples, qui n'étaient pas loin de la terre, mais environ à deux cents coudées, vinrent avec la barque, traînant le filet de poissons. Une fois descendus à terre ils aperçoivent, disposé-là, un feu de braise, avec du poisson dessus, et du pain.* »

Ainsi, pendant qu'ils travaillent, Notre-Seigneur leur prépare de la nourriture : il a allumé du feu, mis le pain à cuire et fait griller du poisson... qu'il s'est procuré... où ? Tout ce mystère annonce l'avenir. Tandis que peinent ses Apôtres, Jésus pourvoit, comme un père et une mère, à leurs besoins matériels, mais le pain est surtout la figure de son propre corps dont il nourrira son Église au long des siècles.

Les premiers chrétiens verront dans le poisson lui-même, déjà à l'honneur lors de la multiplication des pains, un symbole du mystère total de « *Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur* », en grec : *Jêsus Christos Thêou Huios Sôter*, dont les initiales forment le mot *ichthys* qui est un mot grec signifiant « *poisson* ». Grillé sur le feu, c'est la figure du sacrifice par lequel Jésus s'est offert sur la croix en « *holocauste* », un sacrifice qui, dans la liturgie mosaïque, consistait en une destruction totale de la victime par le feu. Le Saint Sacrifice de la messe accomplit lui-même cette figure par la transsubstantiation où le pain disparaît complètement pour laisser la place au Corps du Christ, notre nourriture.

10. « *Jésus leur dit : "Apportez-moi de ces poissons que vous venez de prendre."* » Comme si les Apôtres devaient se nourrir du corps de Jésus sacrifié pour

eux ainsi que de tous les corps des gros poissons péchés dans leurs filets qui n'ont pas rompu. « Cela signifie, disait notre Père, que non seulement l'Apôtre, mais Dieu lui-même, se nourrit de tous les saints qui viennent s'attacher à ce Corps pour être une seule Hostie, une seule Victime avec Jésus, un seul Cœur avec lui dans leur sacrifice, unis au Christ. C'est la nourriture des Apôtres, et c'est la nourriture de Dieu. »

« *Simon Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet, plein de gros poissons : cent cinquante-trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : "Venez déjeuner."* »

C'est à Pierre qu'il appartient de lever le filet hors de l'eau et de le détacher du bateau sans le rompre, ce qui n'alla pas sans peine. Le filet où l'on prend les poissons et qui ne se rompt pas symbolise l'Église qui doit demeurer une, si nombreux que soient les fidèles.

12-13. En présence de cette apparition inouïe d'un corps glorieux, ils restent sans voix. Ils l'ont reconnu par l'intuition du cœur, au ton de la voix, au maintien... et tout. Sa majesté tranquille leur inspire la même timidité que naguère au puits de Jacob en Samarie. Lorsqu'ils s'étonnaient qu'il parlât à une femme, Samaritaine de surcroît ! « *Pourtant, pas un seul ne dit : "Que cherches-tu ?" ou : "De quoi lui parles-tu ?" »* (Jn 4,27) Mais alors, c'étaient eux qui le priaient de manger. « *"Rabbi, mange !" »* (Jn 4,31) Cette fois, les rôles sont inversés : c'est lui qui les sert, après avoir récompensé leur docilité à suivre ses avis par ce magnifique coup de filet.

Ainsi en sera-t-il au long des siècles, tandis qu'il demeurera dans la gloire du Père, pendant toute l'histoire de l'Église. Il sera toujours avec eux d'une manière invisible. Après la leçon donnée à Thomas à Jérusalem, en voilà une nouvelle. Il ne quitte pas d'une semelle son Église en la personne de Pierre devenu pêcheur d'hommes dont le grand nombre et la diversité n'empêchent pas leur unité à la table du Seigneur. Jésus s'occupe des siens, et Pierre est son ministre. Il en est ainsi depuis vingt siècles. Et même si le Seigneur favorise une voyante très aimée de lumière particulière, ou envoie sa propre Mère bien-aimée, pour faire connaître la volonté de bon plaisir de son très chéri Père Céleste, l'obéissance à cette demande passe par Pierre.

C'est pourquoi il nous faut prier pour le pape François afin qu'il daigne établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Il a enfin commencé à accomplir cette volonté en consacrant la Russie à ce Cœur Immaculé l'an passé, en la fête de l'Annonciation. Qu'il achève en prescrivant à son peuple la dévotion réparatrice des premiers samedis demandée par Notre-Dame à Pontevedra, et il obtiendra la paix pour le monde, et pour lui-même

l'assistance de Notre-Dame à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de son âme.

PIERRE « REVIENT »

Pierre joue le premier rôle dans l'Église.

Jn 21,15. « *Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon Pierre : “Simon, fils de Jean, me chéris-tu plus que ceux-ci ?” Il lui répondit : “Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime.” Jésus lui dit : “Pais mes agneaux.”* »

Pierre doit réparer son triple reniement par une triple profession de foi et d'amour.

En réponse à la première question de Jésus, il n'ose pas reprendre le verbe « *chéris* » (*agapein*). Sa réponse est dénuée de toute présomption. Mais il en appelle à la science de Jésus : « *Tu le sais.* » Alors qu'il avait largement mis en doute la prescience de Jésus, lorsque celui-ci avait annoncé la dispersion du troupeau : « *Même si tous succombent, du moins pas moi !* » (Mc 14,29 ; Mt 26,33)

16. « *Il lui dit à nouveau, une deuxième fois : “Simon, fils de Jean, me chéris-tu ?*

– *Oui, Seigneur,* lui dit-il, *tu sais que je t'aime.*

– *Pais mes brebis.* »

Le Seigneur ne l'invite plus à se comparer aux autres. Mais il confirme sa prééminence de Pasteur suprême, à la place du Christ qui doit remonter vers son Père, et ne sera plus visible, quoique toujours présent. Les Apôtres eux-mêmes rentrent dans le troupeau. En effet, en changeant les « *agneaux* » en « *brebis* », Jésus montre qu'il confie à Pierre tout le troupeau.

17. « *Il lui dit pour la troisième fois : “Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?” Pierre fut peiné de ce qu'il lui eût dit pour la troisième fois : “M'aimes-tu ?”, et il lui dit : “Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je j'aime !” Jésus lui dit : “Pais mes brebis.”* »

Cette fois, le verbe « *chéris* » a disparu ! Et à ce troisième coup, Pierre, humilié, efface son triple reniement et est investi de la charge de « *confirmer ses frères* », maintenant qu'il est « *revenu* » de son reniement dont Jésus l'avait prévenu : « *Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamé pour vous cribler comme le froment ; mais moi, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères.* » (Luc 22,31-32)

Jésus continue : « *En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais.* » (17-18) Impulsif et présomptueux que tu étais ! « *Quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas.* » Cette fois, Jésus lui-même annonce à Pierre, en termes voilés, qu'il le suivra jusqu'à la mort de la croix, mais dans l'obéissance, et non pas dans l'élan de sa spontanéité naturelle !

19. « *Il signifiait, en parlant ainsi, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant dit cela, il lui dit : “Suis-moi !”* »

Pierre « suivit » en effet Jésus jusqu'à la croix, dont il subit le supplice sous le règne de Néron, le 13 octobre 64 après Jésus-Christ. Jésus l'avait dit après le lavement des pieds : « *Tu me suivras plus tard.* » (Jn 13,36)

Jésus parle d'expérience. N'avait-il pas « *étendu les mains* » en croix, docilement, sans un geste pour se débattre, et le bourreau ne l'avait-il pas ceinturé pour l'élever en croix, le menant là où la nature ne voudrait pas, comme lui-même l'avait éprouvé au jardin de l'agonie : « *Père, s'il est possible, éloigne de moi ce calice.* » (Luc 22,42)

20. « *Se retournant, Pierre aperçoit, marchant à leur suite, le disciple que Jésus aimait, celui-là même qui, durant le repas, s'était penché sur sa poitrine, et avait dit : “Qui est-ce qui te livre ?”*

« *Le voyant donc, Pierre dit à Jésus : “Seigneur, et lui ?” Jésus lui dit : “Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi !”* »

Le premier des pasteurs, c'est Pierre, le vicaire du Christ. Mais celui que Jésus aime, Pierre le sait bien, c'est Jean, le plus proche de son Cœur. À Pierre, il reste une longue route à parcourir, jusqu'au martyre. Jean, lui, « *demeure* », comme la Sainte Vierge, dont il est mystérieusement inséparable depuis qu'il l'a reçue pour Mère au pied de la Croix.

23. « *Le bruit se répandit alors chez les frères que ce disciple ne mourrait pas. Or, Jésus n'avait pas dit à Pierre : “Il ne mourra pas”, mais : “Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne.”* »

Cette parole s'applique à la lettre à la Vierge Marie, dont Jean est le porte-parole, et qui, Elle, « *ne mourra pas* » et montera au Ciel en son corps, pour régner auprès de Jésus sur les destinées de l'Église. L'autorité hiérarchique elle-même ne demeurera pas toujours. Elle sera même sanctionnée si elle a prévariqué, éternellement, car toutes les créatures seront jugées sur l'amour, dont le Cœur Immaculé de Marie est le foyer incandescent.

La résurrection du Seigneur, au matin de Pâques, préparait elle-même un miracle encore plus éclatant, annoncé par Jean-Baptiste lorsqu'il affirmait avoir vu l'Esprit descendre du Ciel comme une colombe et reposer sur le Christ. Le quatrième Évangile est marqué tout au long par cette attente de l'Esprit qui est Amour. C'est lui qui donnera au monde la purification réelle dont le baptême d'eau du Précurseur n'était que la préfiguration.

« *Au soir de la vie, une seule chose demeure, l'Amour. Il faut tout faire par amour.* »

(père Bruno de Jésus-Marie.)

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

L'ÉGLISE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE

NOUS abordons aujourd'hui un nouveau chapitre de notre petit "Traité de l'Église" : après l'Église missionnaire, l'Église contre-révolutionnaire, ou pour mieux dire l'Église face au Monde moderne, issu de la Révolution de 1789. La thèse des historiens libéraux catholiques (Dansette, Rops et les autres...) est de dire que les relations de l'Église et du Monde, de l'Église et de la Révolution, ont évolué : d'une opposition totale et farouche, jusqu'à un rapprochement et déjà une réconciliation qu'on augure, pour un avenir proche, totale, sincère, définitive.

La première partie de notre exposé sera de montrer qu'entre l'Église et la Révolution, l'opposition fut longtemps – et pour nous, elle le demeure –, absolue.

LA RÉVOLUTION, SATANIQUE DANS SON ESSENCE

Tous les saints du dix-neuvième siècle, les vrais ! étaient contre-révolutionnaires. Dans sa conférence d'Apologétique totale, écoutée au début du camp, notre Père évoquait cette efflorescence prodigieuse de sainteté au dix-neuvième siècle, depuis le Curé d'Ars jusqu'à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et saint Pie X. Prenons le premier : il suffit de relire la *LETTRE À MES AMIS* n° 41 pour comprendre le mystère du cœur du Curé d'Ars, « être fragile et doux », dont la surnaturelle énergie a fait lâcher prise à Satan :

« C'était le temps de la Grande Révolution... Jean-Marie Vianney enfant a vu des prêtres traqués venir chez ses parents pour y célébrer la Messe au péril de leur vie. Jeune conscrit, il a déserté, plein de dégoût, son escouade qui partait pour la guerre d'Espagne. Ce fils de paysans religieux et soumis a subi vingt-cinq ans de Révolution et d'Empire ; il a vu le démon dominer pour la première fois de haut toute la société, proscrire le nom de Dieu et rétablir l'idolâtrie, proscrire et martyriser les prêtres, pourchasser les fidèles. Le Roi guillotiné, le Pape prisonnier, tout l'ordre qu'on imaginait immuable et que l'on tenait pour sacré, maintenant chavirait et disparaissait. Il a vu les mauvaises gens dans les villages triompher bruyamment et tout à coup, un monde en décomposition... »

Et notre Père terminait son pèlerinage dans la petite église d'Ars par cette réflexion : « Je regarde le confessionnal. C'est ici que le démon a reculé et peut-être est-ce ici vraiment que l'œuvre impie de la Révolution a été absoute et que notre peuple a été libéré de son fardeau. »

Et sainte Thérèse ? Écoutons notre Père expliquer comment notre petit Docteur de l'Amour résolvait la question à sa façon :

« Dieu a dit : "Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne désireras pas le bien de ton prochain, tu ne jureras pas, tu ne blasphémeras pas", vous connaissez la suite. Sainte Thérèse a été fidèle à ces préceptes, ou plus exactement à cette loi naturelle de Dieu. Vous me direz : j'espère bien ! Savez-vous comment elle a été fidèle à cela ? Je vais bien vous étonner ! Elle a été fidèle, comme ses parents, comme son oncle, en étant légitimiste. Légitimiste ? Oui ! En étant royaliste... Royaliste ? Qu'est-ce que ça a à faire avec "tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne voleras pas" ? Voyez comme nous avons une morale peu fine et vulgaire ! Comment voulez-vous qu'un saint, ayant appris de Dieu "tu ne tueras pas", puisse mettre la main dans la main des révolutionnaires, des tortionnaires, des régicides de 1789, de 1793, jamais ! Ni de près ni de loin, je ne veux rien avoir de commun avec la Révolution française, satanique dans son essence ! Vous l'auriez plutôt réduite en poudre que d'obtenir d'elle qu'elle coiffe le bonnet phrygien et qu'elle se rallie à la république !

« Vous voyez comment l'obéissance à Dieu dans la loi naturelle nous conduit beaucoup plus loin que nous ne penserions. Imaginez que tous les catholiques soient fidèles au Décalogue : "Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne désireras pas le bien d'autrui, tu ne blasphémeras pas, sois toi-même dans ton action, mais toi aussi dans ta complicité, tu ne laisseras pas faire le mal dans la mesure où il dépend de toi de l'empêcher, tu n'auras aucune sympathie, tu n'auras aucune faiblesse, tu n'auras aucune compromission avec le mal !" Pendant tout ce dix-neuvième siècle, l'Église a été ravagée par ce qu'on appelle les libéraux. Les libéraux catholiques étaient des gens qui d'un côté obéissaient au Décalogue dans leur vie privée et, qui dans leur vie sociale n'obéissaient en rien au Décalogue sous prétexte d'obéir à la loi du monde. Elle, non ! »

La Révolution est « homicide et menteuse dès l'origine et dans son essence ». Elle ne vient que par le meurtre et appelle le meurtre à l'infini : si on accepte les 88 morts de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, pourquoi refuser la suite sanglante ? « L'Église ne doit-elle pas s'élever contre cette passion du sang versé qui égare l'humanité entière, et refuser l'hydre révolutionnaire qui s'en nourrit ? » (*LETTRE À MES AMIS* n° 90)

Encore une fois, prenez tous les saints un par un, depuis l'abbé Desgenettes jusqu'au Père Emmanuel en passant par les curés Peyramale de Lourdes et Guérin de Pontmain, depuis saint Michel Garicoïts jusqu'au Père de Foucauld, sainte Catherine Labouré, Pauline Jaricot qui vient d'être béatifiée, tous ces saints fondateurs d'œuvres innombrables, éducatives, soignantes, missionnaires, toutes les âmes mystiques et apostoliques de ce merveilleux "Siècle de l'Immaculée", aucun ne pactisa avec les principes de la Révolution.

Voici ce que le Père Emmanuel écrivait en exergue du premier numéro du Bulletin de l'Œuvre de Notre-Dame de la Sainte Espérance, en mars 1877 : « *Aujourd'hui, dans la lutte à mort entre l'Église et la Révolution, lorsque l'ennemi met en ligne toutes ses légions et tente ses suprêmes efforts, il n'est plus permis à aucun soldat de l'Église militante de se tenir éloigné du combat. Quelque infime que soit notre action, ne dût-elle concourir qu'à porter à une seule âme la pensée de la prière et de l'espérance, elle aurait, à nos yeux, un prix inestimable.* »

Et saint Charles de Foucauld, alors qu'il n'était encore à la Trappe que frère Marie-Albéric, écrivait à son cousin Louis en 1893 : « *Je comprends ton horreur de la Révolution ! Tout ce qui la sent m'a toujours inspiré une répugnance sans limites...* »

UN MODÈLE D'HOMME JUSTE EN TEMPS DE RÉVOLUTION

On pourrait multiplier ainsi les exemples et les citations, contentons-nous d'un seul, « *juge et contemporain de la Révolution* », selon le titre de l'ouvrage que lui a consacré René Bazin : le Père Joseph Picot de Clorivière. Quelle clairvoyance et quelle fermeté chez cet ancien jésuite, qui fonda en plein Paris révolutionnaire, dans la clandestinité, la "SOCIÉTÉ DU CŒUR DE JÉSUS", dont cinq sur les dix premiers membres moururent martyrs ! Il fut « *de ceux, bien rares, écrit Bazin, que la Révolution n'a pas trompés un seul moment et de ceux, plus rares encore, qui savent qu'on ne la trompe pas : il faut la combattre ou l'abattre. Les finasseries ne servent de rien... Les hommes utiles, dans les révolutions, sont ceux qui ne leur accordent rien ; tous les autres font le jeu.* »

Comme figure antithétique, nous avons le supérieur de Saint-Sulpice, M. Émery qui, en plein Paris, ne fut pas inquiété dans son Séminaire, tandis que ses confrères se faisaient massacrer au couvent des Carmes tout proche, transformé en prison ! parce qu'il avait jugé licite, en conscience, de prêter le deuxième serment de fidélité à la Nation, à la liberté et à l'égalité, convaincu, écrit Daniel-Rops, « que l'Église devait accepter la Révolution dans ce qu'elle avait de valable, ne pas s'acharner sur un passé mort, mais travailler à faire naître une société nouvelle ».

Le Père de Clorivière écrivait au sujet du même serment : « *Il ne me paraît pas qu'on puisse faire le serment qu'on exige sans trahir ouvertement la cause de l'Église et de la Religion. Malheur à ceux qui sont attachés à la terre ; ils trouveront encore des prétextes et des interprétations pour couvrir leur lâche désertion des vrais principes.* » Il réussit par miracle à échapper à tous les mandats lancés contre lui, et écrivit dans sa cachette de la rue Cassette plusieurs *ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION*, en particulier une critique en règle, décisive, de la Déclaration des Droits de l'homme, qui constitue à ses yeux une véritable apostasie nationale. De sa méditation des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament et de son ardente dévotion pour le Cœur Sacré de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie, dont il avait fait « son oratoire, son école, son refuge », il tira des *VUES SUR L'AVENIR* : « *Pour relever le courage de ceux qui demeurent fidèles, il faut rappeler les promesses divines dont l'accomplissement sera entremêlé aux calamités des derniers siècles.* »

Il déclarait en outre sa ferme croyance à l'infailibilité pontificale, – lui dont l'Ordre avait été dissous par le Pape ! – et il attendait la tenue d'un concile œcuménique, « *singulièrement admirable par son autorité et par l'influence plus sensible de l'Esprit-Saint* ». Cinquante ans avant Vatican I ! Il démontrait aussi la nécessité de restaurer une politique et un gouvernement pleinement catholiques. Enfin, il annonçait, dans des termes qui lui ont mérité le titre de "prophète de Marie", le triomphe de la Sainte Vierge pour les derniers temps : « *Des peuples qui étaient en partie plongés dans toutes les horreurs de l'apostasie, seront tout à coup changés et s'élèveront à une haute sainteté par les choses merveilleuses qui s'opéreront au milieu d'eux, par l'entremise de la Très Sainte Vierge Marie... Le Seigneur, dans le cours du sixième âge, donnera à son Église une connaissance plus claire et plus détaillée des perfections de sa Sainte Mère.* »

Retenons de ce « *modèle de l'homme juste en temps de révolution* » (Bazin), sa condamnation sans appel de la Révolution, de ses principes d'irrégion comme de ses œuvres de mort. Il faut l'attaquer, disait-il, dans son principe même, c'est-à-dire dans les Droits de l'homme, dont elle veut faire le Code du genre humain. « *Ces prétendus droits de l'homme sont si pernicieux que ce ne serait pas assez d'en avoir découvert le venin : il faut, autant qu'il sera possible, les ôter des mains et de la vue des peuples, les vouer à l'exécration publique, et veiller surtout à ce que des instituteurs impies ne s'en servent pas pour empoisonner l'esprit de leurs élèves.* »

Sa fin fut aussi édifiante que conforme à toute sa vie : « Rentré dans la vie commune, après avoir restauré la Compagnie de Jésus en France, il conti-

nuait aussi de se lever à trois heures du matin. Le 9 janvier 1820, s'étant levé un peu avant trois heures, il descendit, malgré le froid très vif, dans la chapelle domestique, pour faire sa visite au Saint-Sacrement. Contre son habitude, et sachant peut-être ce qui allait arriver, il alla s'agenouiller au milieu de la balustrade, en face du tabernacle. Au bout de peu de temps, il fléchit sur lui-même. Deux frères le reçurent dans leurs bras. Pierre de Clorivière, bon combattant, ami fidèle de Dieu, était mort en adoration. » (*Bazin*, p. 68)

Pour attaquer une telle foi de granit, si représentative de la sainteté au dix-neuvième siècle, Satan chercha une faille... et la trouva.

L'HÉRÉSIE DE LAMENNAIS

Cette même année 1820, paraissait à Paris le deuxième tome de "*L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE*", écrit par un prêtre qui allait faire parler de lui, beaucoup plus connu hélas ! que Clorivière : Félicité de Lamennais. Le premier tome avait paru en 1817, aux beaux jours de la Restauration de l'ordre catholique et royal sur les décombres de la Révolution et de l'Empire, et prétendait remédier au mal du siècle : « *Le siècle le plus malade, écrivait Félicité, n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui néglige, qui dédaigne la vérité.* » Cela partait bien, avec une prise de parti hardie, intelligente, et conquérante, pour la cause de l'Église et de la Monarchie, de nouveau concertées.

Mais déjà, dans la préface de son tome II, Lamennais entrait dans un rôle très romantique de Voyant et de Guide, se croyant chargé par la Providence de conduire la religion chrétienne à sa forme parfaite, pour être l'âme d'un monde nouveau, rien que cela. Il comptait sur les Rois très chrétiens et sur la Sainte-Alliance, née des Traités de Vienne, pour être les accoucheurs généreux de ce monde nouveau qui allait enfin donner aux peuples la Liberté dans l'union des esprits, mais les Rois le déçurent. En France, leur politique réaliste et gallicane, faite de compromis à cause de leur acceptation de la Charte, contredisait à angle droit les visions dont s'enivrait le prophète de la Chesnaie, où il s'était retiré en Bretagne. Ainsi s'exclamait-il bientôt : « *Je crains bien moins, pour la religion et la vérité, la fièvre de la démocratie que le sommeil du despotisme qui tue en dormant.* »

Lamennais sentait venir la révolution de 1830, il l'appelait même de ses vœux et proclamait déjà l'écroulement des monarchies. Vite ! que l'Église les abandonne, qu'Elle prenne, avec le Pape à sa tête, la tête de la grande insurrection évangélique ! À ce coup, prophétisait-il, la religion retrouvera utilité et attrait, l'Église se mettra au service de la Liberté, retrouvant ainsi l'adhésion enthousiaste du Peuple.

Effectivement, en 1830, l'Europe s'embrasa : Révolution de juillet en France, indépendance de la Belgique, soulèvement de la Pologne, agitations en Irlande, en Italie. L'Église allait-elle comprendre cette aspiration des peuples ? Le nouveau Pape, Grégoire XVI, imiterait-il son prédécesseur Pie VIII qui avait reconnu l'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique du Sud ?

À Paris, Lamennais y travailla frénétiquement, créant à cet effet une Agence générale destinée à concerter l'action des catholiques épris de liberté, rédigeant un "Acte d'union", sorte de contre-Sainte-Alliance en vue de la fraternité des nations sous l'égide de la Papauté. Son journal "*L'AVENIR*" prit comme devise « *Dieu et la Liberté* »

En l'espace de dix ans, l'évolution d'esprit de ce prêtre étrange, de ce visionnaire fiévreux, est fantastique. C'est pourtant lui, écrit notre Père dans sa *LETTRE À MES AMIS* n° 236, qui a conçu et lancé "*l'hérésie des temps modernes*", consistant à réconcilier l'Église avec la Révolution, faire servir les forces vives de cette dernière à l'instauration du Royaume de Dieu sur terre. Et notre Père de remarquer :

« Les étapes de cette vie s'enchaînent dès lors implacablement, commandées par la vision initiale d'une marche irrésistible du Peuple vers des destins nouveaux dont le prophète porte obscurément une prescience infaillible. Cet itinéraire spirituel, qui est celui du libéralisme catholique et se termine dans l'apostasie, — car Félicité de Lamennais est mort apostat en 1854, le buste de la République ayant remplacé dans sa chambre la statue de la Sainte Vierge —, c'est celui que suivra en cent cinquante ans, le Parti de la Réforme dans l'Église. »

Précisément la Réforme de l'Église, avec laquelle les rédacteurs de *L'AVENIR* prétendaient s'identifier, non pas pour la servir mais pour l'asservir à leur projet : « *Nous, l'Église* », lisait-on à longueur de colonne. Avec outrecuidance, Lamennais traçait le programme d'une réforme profonde et nécessaire de l'Église. Trop céleste dans ses espérances et surnaturelle dans ses dogmes, trop dévote et cérémonieuse, l'Église devait se muer en mouvement social et humanitaire : exalter les pauvres, maudire les riches, annoncer le renversement des conditions, et y aider ! Lamennais se rendit à Rome avec son disciple Montalembert pour en soumettre le plan au nouveau pape, Grégoire XVI, qui était un religieux exemplaire. La réponse se fit quelque peu attendre, mais elle tomba le 15 août 1832 avec l'encyclique *MIRARI VOS*, qui condamnait non pas le prophète, mais ses visions et son programme. Et comme celui-ci récidiva en 1834, en publiant un nouveau brûlot : "*Paroles d'un croyant*", une seconde encyclique *SINGULARI NOS* le désigna alors personnellement, montrant qu'il avait fait naufrage dans la foi.

En deux mots, que condamnaient ces encycliques ? Lamennais avait écrit dans *L'AVENIR* du 7 décembre 1830 : « *Afin qu'il ne reste aucun nuage sur notre pensée, nous demandons premièrement la liberté de conscience ou la liberté de religion, pleine, universelle, sans distinction, comme sans privilège.* »

Réponse du Pape : « *De cette source empoisonnée de l'indifférentisme, découle cette maxime fausse et absurde ou plutôt extravagante, ce "délire", qu'on doit procurer et garantir à chacun la liberté de conscience ; erreur des plus contagieuses, à laquelle conduit cette liberté absolue et sans frein des opinions qui, pour la ruine de l'Église et de l'État, va se répandant de toutes parts, et que certains hommes, par un excès d'impudence, ne craignent pas de représenter comme utile à la religion. Mais quelle mort plus funeste pour les âmes que la liberté de l'erreur, disait saint Augustin...* »

LE LIBÉRALISME, CHEMIN D'APOSTASIE

Même condamnée, l'hérésie libérale commença à s'insinuer dans les veines de l'Église, à s'accrocher à son flanc « comme un chancre », disait dom Pitra. Certes, dès sa première condamnation, ses amis ont pour la plupart abandonné Lamennais. Mais « ils emportent, écrit notre Père, dans leurs cœurs généreux et leurs cervelles d'oiseau, le virus de l'Hérésie ».

Seul l'abbé Gerbet comprit quel système implacable sous-tend les imaginations fulgurantes de Lamennais, et devenu évêque de Perpignan, il publiera une « *Instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent* » qui servit de canevas au *SYLLABUS*. Les autres, le comte Charles de Montalembert, l'avocat Henri Lacordaire, qui revêtra le froc dominicain, ne renversèrent jamais l'autel qu'ils avaient dressé dans leur cœur pour un culte nouveau, face à l'autel de Dieu, et maintinrent l'impossible devise : « *Dieu et la Liberté.* » Parlant de son ancien maître, Lacordaire dira : « *S'il avait été humble et soumis, ou même simplement habile et clairvoyant, il se fût retrouvé, en 1841, à la tête de l'école catholique libérale, chef de la croisade de ce temps.* » Non, ce n'est pas une question d'humilité ou d'habileté ; Lamennais a été précisément et justement condamné pour son culte de la Liberté, dont le même Lacordaire n'était visiblement pas dépris puisqu'il disait : « *La première vertu aujourd'hui n'est pas la foi, c'est l'amour sincère de la liberté.* » Voilà mis en retrait le service de Dieu, et jetée par-devant la vision futuriste du règne sur terre de la Liberté. La « foi en l'Homme » a pris le pas sur les croyances religieuses, devenues opinions privées.

En 1845, un certain abbé Dupanloup, qui deviendra évêque d'Orléans, rejoignit le petit groupe dit des « libéraux catholiques », en rédigeant une brochure « *DE LA PACIFICATION RELIGIEUSE* », dans laquelle il

s'adressait aux républicains : « *Nous acceptons, nous invoquons les principes et les libertés proclamés en 1789, et dans cette discussion même, ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas qu'il se passe entre vous et nous quelque chose d'extraordinaire et de profondément digne d'attention ?... Je parle votre langue, et vous entendez la mienne ; j'invoque vos principes et vous rendez hommage aux nôtres ! Faisons donc tous enfin quelque chose de grand, de digne, de vrai. Essayons donc enfin de nous estimer, de nous croire les uns les autres, et le grand ouvrage de la pacification religieuse ne tardera pas à s'accomplir... Vous avez fait la Révolution de 89 sans nous et contre nous, mais pour nous. Dieu le voulant ainsi malgré vous.* » (cité par frère Pascal, *MGR FREPPEL*, t. I, p. 86)

Le mouvement connut un moment de triomphe lors de la Révolution de 1848. Leur journal « *L'ÈRE NOUVELLE* » vaticinait : « *Il ne subsiste que deux forces : Jésus-Christ et le peuple. Leur alliance sera le salut de la France. C'est un devoir pour les catholiques d'accepter la République qui vient du peuple.* » On lutta donc « *pour la Liberté* » sans limites, sans condition. Parfois utilement, quand il s'agissait de liberté d'enseignement, d'association. Mais le plus souvent follement : liberté de la presse, liberté des peuples. En réalité, quand les libéraux catholiques réclamaient la liberté de l'Église, c'était en la ravalant au niveau des autres groupements privés ou religions, en la soumettant aux exigences souveraines de l'État, Dieu nouveau, Incarnation du Peuple.

UN DISCOURS INCENDIAIRE

En août 1863, au Congrès de Malines en Belgique, leur chef de file Montalembert proclama la charte des temps modernes : « *L'Église libre dans l'État libre* ». Dans son tome I sur Mgr Freppel, frère Pascal cite de larges extraits de ce discours-programme hallucinant, qu'il faut lire pour prendre la mesure de la dérive et de l'apostasie des libéraux catholiques :

« *Les catholiques sont partout, excepté en Belgique, inférieurs à leurs adversaires dans la vie publique, parce qu'ils n'ont pas encore pris leur parti de la grande Révolution qui a enfanté la société nouvelle, la vie moderne des peuples... Je cherche à étudier l'avenir, je regarde donc devant moi, et je ne vois partout que la démocratie. Je vois ce déluge monter, monter toujours, tout atteindre et tout recouvrir. Je m'en effrayerais volontiers comme homme ; je ne m'en effraye pas comme chrétien ; car en même temps que le déluge, je vois l'Arche. Sur cet immense océan de la démocratie, avec ses abîmes, ses tourbillons, ses écueils, ses calmes plats et ses ouragans, l'Église seule peut s'aventurer sans défiance et sans peur. Elle seule ne sera pas engloutie, elle seule a la boussole qui ne varie point, et le pilote qui ne fait jamais défaut...*

« L'Église trouvera, dans les idées et les institutions de la démocratie elle-même, les armes et les ressources nécessaires pour combattre victorieusement les dangers et les infirmités que la démocratie a enfantés. Plus on est démocrate, plus il faudrait être chrétien ; car le culte fervent et pratique du Dieu fait homme est le contrepoids indispensable de cette tendance perpétuelle de la démocratie à constituer le culte de l'homme se croyant Dieu. Il faut surtout que les malentendus soient éclaircis et dissipés... »

C'est ce discours de Malines qui décida le pape Pie IX à hâter la publication de son encyclique *QUANTA CURA* et du *SYLLABUS*. Citons encore notre Père, toujours dans la même *LETTRÉ À MES AMIS* n° 236 : « Les libéraux ont confiance en l'Homme, et en l'État. S'ils défendent l'Église dans leur Parlement, c'est en définitive pour l'amener, elle, à se soumettre à l'idéologie de Liberté qui est le fondement des sociétés modernes. Paraissant lutter pour les droits de Dieu dans la démocratie, ils luttent plus encore pour contraindre l'Église de Dieu à reconnaître les droits de l'Homme. Telle est "la réconciliation de l'Église et de la Révolution" qu'ils préconisent. Dans le respect égal de toutes les croyances, l'État moderne, laïque dans ses principes, souverain dans tous les domaines de la vie publique, saura faire régner l'ordre, la justice, la paix. Mais sans Dieu. Voilà toute la vie sociale arrachée au Christ et à l'Église, mais soumise à la religion de l'Homme. L'étape de l'apostasie est franchie. »

Heureusement la réponse de Rome ne se fit pas attendre et, pour reprendre l'image de Montalembert, qui est aussi celle d'un songe de don Bosco : dans le déluge de l'apostasie montante, l'Arche de salut apparut soudain en Maîtresse de Vérité, fixant pour toujours la foi et la loi de l'Église, démasquant ce libéralisme catholique, qui opérait tant de mal dans les rangs des catholiques par son « *mélange des principes* ».

LE "RETOUR" DE PIE IX

Pour bien comprendre le sens et la portée de cette réponse de Rome, il nous faut revenir quelques années en arrière, au moment de l'élection au souverain pontificat du cardinal Mastai, le 16 juin 1846. Après Grégoire XVI qui s'était montré intransigeant dans la défense des principes, le nouveau Pape, qui choisit le nom de Pie IX, passait pour libéral, parce qu'il était ouvert aux progrès des sciences et de l'industrie et qu'il désirait ardemment le bien de son peuple, non seulement spirituel, mais aussi temporel. Il ouvrit son pontificat par une encyclique ferme sur la foi, "*QUI PLURIBUS*", mais se hâta d'introduire dans ses États pontificaux, des progrès matériels souhaitables mêlés à des nouveautés constitutionnelles aventureuses. Le tout donnait au pontificat un petit air de changement et de libéralisme excitant.

Un prêtre lucide du diocèse de Chartres, le futur cardinal Pie, confiait à son ami, le comte de l'Estoile : « Je crois qu'il fonde une confiance extrême sur l'empire de la bonté pour rapprocher les hommes, et qu'il ne sera détrompé qu'après de cruels mécomptes. En attendant, j'ai peur qu'il n'essaie de l'entente cordiale avec ses plus irréconciliables ennemis. Il prêchera aux pasteurs des doctrines de charité envers ces pauvres loups qu'il ne faut pas traiter si rigoureusement... Je crois plus à sa Passion qu'à ses réformes pour le salut de l'Église et de la société. »

En quoi consistait l'erreur de Pie IX ? Notre Père l'explique dans sa *LETTRÉ À MES AMIS* n° 190, écrite le 8 décembre 1964, pour le centième anniversaire du *SYLLABUS* : « En ceci que Pie IX croyait séparer les peuples de leurs meneurs révolutionnaires, se rallier les uns en démasquant les desseins criminels des autres, par une concession large et spontanée aux désirs universels de modernisation du régime politique des États. Il fallait faire la part du feu ? Mieux que cela : satisfaire des revendications temporelles, somme toute acceptables, n'ayant pour objet que des "superstructures", des formes variables, contingentes, de gouvernement, pour dissocier ces opinions nouvelles et honnêtes d'avec le poison philosophique et antireligieux que la Révolution y avait mêlé. En définitive, laisser la politique aux libres volontés populaires, pour mieux sauvegarder les droits souverains et l'autorité purement spirituelle de la religion. »

La réalité des faits, ou plutôt la Providence se chargea de lui ouvrir les yeux. 1848 : Pie IX est pape depuis quelques mois, quand la Révolution se propage en Italie. À Rome, la situation se dégrade de jour en jour. Pour rétablir l'ordre, le Pape ne fait pas appel aux Autrichiens comme son prédécesseur, mais maintient un régime politique libéral et choisit comme chef de son gouvernement le comte Pellegrino Rossi, ancien *carbonaro*, qui prend des mesures sévères pour assurer l'ordre public. Mais le 15 novembre, Rossi est assassiné à l'entrée du parlement. Le lendemain, l'armée pontificale fraternise avec les insurgés qui assiègent le palais du Quirinal. Les émeutiers exigent du Pape l'abandon de son pouvoir temporel, la proclamation de la République, la déclaration de guerre à l'Autriche. Réponse de Pie IX : « *Ce serait abdiquer. Je n'en ai pas le droit.* » Dans la soirée, un nouveau gouvernement lui est imposé, mais le Pape refuse d'approuver ses actes et ses décisions. Huit jours plus tard, il réussit, avec la complicité du duc d'Harcourt, ambassadeur de France, à quitter Rome en cachette et à se réfugier à Gaète, dans le royaume de Naples.

« Sa fuite dans les rues de Rome surchauffée par la maçonnerie et les sectes, suant de haine et de blasphème, démontrèrent à Pie IX que *la Révolution est un tout*, que la politique est le lieu de son règne et

l'État populaire l'instrument de sa puissance absolue. On ne fait pas sa part à la Révolution, le Léviathan moderne. On ne lui cède pas les moindres droits, politiques, sociaux, économiques ; on ne lui concède pas la moindre valeur théorique ou morale sans qu'elle y introduise aussitôt ses principes totalitaires de négation et de destruction radicales. Pie IX revint dans les larmes de son libéralisme politique, et le *SYLLABUS* est le témoin de sa rétractation. »

Ce « retour », « *quand tu seras revenu, confirme tes frères* », *se fit sous le signe de l'Immaculée Conception*. Il se savait prédestiné à en magnifier la splendeur et en définir le dogme. Aussi, dès le 2 février 1849, il publia l'encyclique « *UBI PRIMUM* » pour solliciter l'avis des évêques. Il y exprimait toute sa confiance dans la protection de Celle qui sauva toujours l'Église des plus graves périls et qui la sauverait encore. Les réponses de l'épiscopat, toutes positives, confortèrent Pie IX dans sa résolution. De retour à Rome, il se sentit poussé à associer, dans un même document, la définition de l'Immaculée Conception et la condamnation des erreurs modernes. Sur divers avis, il renonça à cette idée, révélatrice cependant de son souci et de ses intentions.

Pie IX proclama donc dans un premier temps le seul dogme de l'Immaculée Conception par la bulle *INEFFABILIS DEUS*, en la basilique Saint-Pierre, c'était le 8 décembre 1854. Au moment où il prononçait le texte de la déclaration, non seulement sa voix reçut « *une telle surnaturelle vigueur que toute la basilique en résonna* », mais son âme même en fut « *inondée de délices inénarrables, qui ne sont pas de la terre et qu'on ne pourrait éprouver qu'au Ciel* », témoigna-t-il. Le Ciel dut en être content, puisque, quatre ans plus tard, l'Immaculée apparut Elle-même à Lourdes, pour confirmer l'acte du Vicaire de son Fils et révéler à la petite Bernadette, elle aussi inondée de délices inénarrables : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION*. »

ROME, MAÎTRESSE DE VÉRITÉ

Fort de cette céleste confirmation et voyant d'autre part les progrès de l'irrégion – l'apostat Renan fit paraître sa *VIE DE JÉSUS* en juin 1863 –, ainsi que ceux du libéralisme catholique, qui tint son Congrès à Malines, en août de la même année, Pie IX résolut en 1864, pour le dixième anniversaire du dogme de l'Immaculée Conception, de publier une nouvelle encyclique *QUANTA CURA*, ainsi qu'un résumé ou « *SYLLABUS* » de ses enseignements doctrinaux. Entre-temps, les États pontificaux avaient été envahis et spoliés pour une large part par la Révolution, dont le royaume du Piémont s'était fait l'instrument. Le corps des zouaves pontificaux, accourus du monde entier, principalement de France, de Hollande et de Belgique, fut constitué en renfort des trop faibles troupes pon-

tificales, pour la défense du pouvoir temporel du Pape, qui ne s'exerçait plus que sur l'ancien *Latium*, entourant la Ville éternelle.

Ce n'était pas seulement leurs épées et leurs mâles énergies que nos Zouaves mettaient au service du Pape, ils comprenaient parfaitement l'enjeu du drame qui se jouait. Ainsi du lieutenant Sébastien Wyart, futur abbé général de la Trappe qui, en septembre 1864, traduisait à l'adresse de sa famille un sentiment commun chez ses compagnons : « *Nous voulons notre Pape libre, et la société délivrée du despotisme de la Révolution*. » Le 24 décembre, après la publication du *Syllabus*, à un ami : « *Enfin nous avons les paroles du Saint-Père et nous ne pouvons nous fatiguer de les lire et de les relire. Que vont faire nos catholiques libéraux ? Prions Dieu qu'ils se soumettent humblement et ne cherchent pas de faux-fuyants... Cet acte est l'un des plus grands du pontificat de Pie IX*. »

Alors, en quoi consistait cette doctrine, dont Pie IX disait lui-même qu'elle devait servir de « phare » pour remettre le monde sur le chemin de la vérité et éviter aux catholiques l'écueil du libéralisme ?

« À vrai dire, depuis l'explosion révolutionnaire de 1789, les Papes n'avaient cessé de dresser contre cet esprit de révolte, « *satanique dans son essence* » le rempart de leur Magistère, l'obstacle de leur autorité tout engagée au service de la foi. Mais le *Syllabus* donnait à tant d'enseignements épars une force ramassée, claire, implacable. Tous les dogmes de la maçonnerie, toute la théorie des droits de l'Homme, de l'État, du Peuple-Dieu s'y trouvaient définis et rejetés. Dès lors était dressé à l'entour de l'Église assiégée un rempart, un système de défense qui en devait interdire l'assaut, la trahison, l'épuisement. »

Par exemple, la 80^e proposition du *SYLLABUS* était tirée presque mot à mot d'un discours de Montalembert : « *Le Pontife romain peut et doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne*. » *NON POSSUMUS*, déclarait déjà Pie IX. L'Église ne peut pas l'accepter sans trahir sa mission, « *elle serait dupe de reconnaître l'indépendance politique et la liberté sociale à un parti satanique qui ne rêve de s'en emparer que pour mettre l'Homme à la place de Dieu, ou plutôt Lucifer à la place de Jésus-Christ. Pour le salut des âmes et le bien des peuples, l'Église refuse à l'État de s'ériger en pouvoir absolu et tout réduire à la mesure de ses lois. Le SYLLABUS, c'est l'acte sauveur de l'Église et des cités humaines au dix-neuvième siècle*. »

L'adversaire ne s'y trompa point et fit au *SYLLABUS* une guerre acharnée. Par exemple, il fut interdit de publication en France, sous un Empire qui se disait « libéral ». Il y eut aussi les faux frères : ainsi de Mgr Dupanloup, dans sa brochure sur « *La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre* »,

que Montalembert lui-même qualifiait d'« *éloquent escamotage* », dans lequel l'évêque d'Orléans s'appliqua à distinguer la "thèse" ou théorie, affirmée par le Pape, de "l'hypothèse" ou mise en pratique dans nos sociétés modernes, autorisant tous les compromis et ralliements. Tellement est puissante la séduction révolutionnaire. Notre Père a le mot juste quand il écrit : « Il en est du *SYLLABUS* comme de ces ronces dont Dieu disait par la bouche du prophète Osée qu'il les avait placées là pour empêcher son Peuple infidèle de courir à ses adultères : "*C'est pourquoi je vais fermer son chemin avec des épines ; j'obstruerai sa route, pour qu'elle ne trouve plus ses sentiers, elle poursuivra ses amants et ne les atteindra pas, elle les cherchera et ne les trouvera pas.*" (Os 2, 8-1) »

Nous dirons en conclusion ce qui, peut-être, a manqué pour empêcher cette séduction d'opérer ses ravages et de gagner l'Église entière, mais voyons maintenant le dernier acte capital du pontificat de Pie IX, qui acheva de le rendre contre-révolutionnaire.

L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

Le 29 juin 1867 vit se réunir à Rome, pour le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre et saint Paul, une foule de plus de cent mille pèlerins, quarante-cinq cardinaux, quatre cent vingt évêques, des milliers de prêtres : image grandiose et réconfortante pour le Pape de cette Église vaillante et conquérante. Pie IX en profita pour annoncer à la surprise générale, la prochaine réunion d'un concile œcuménique, qui devait être, « *dans l'affreuse tempête qui ébranle la société chrétienne et les maux immenses que souffre de son côté la société civile* », une manifestation de « *l'unité, l'intégrité de l'Église, son gouvernement institué par le Christ lui-même, de telle sorte que le pouvoir de Pierre, sa juridiction, sa primauté, gardent toute leur vigueur et toute leur plénitude dans la personne des Pontifes romains, ses successeurs dans la chaîne...* » (Bulle d'indiction) À noter que, sans l'héroïsme et la victoire providentielle de Mentana que remportèrent au mois de novembre suivant les zouaves pontificaux sur les troupes garibaldiennes, le Concile n'aurait jamais pu se tenir à Rome !

Mais il n'y avait pas que les révolutionnaires de Garibaldi qui étaient à craindre. En France, le comte de Falloux, qui était un des plus irréductibles libéraux catholiques, eut cette phrase révélatrice : « *L'Église n'a pas encore fait sa révolution de 1789 ; elle a besoin de la faire.* » Ce qu'apprenant, Pie IX répondit simplement : « *Et moi, je dis que c'est un blasphème.* » Non, le premier concile du Vatican ne fut pas un "1789" dans l'Église, mais bien un renforcement de sa défense face à la Révolution. Quant à Dupanloup, il se flattait de renverser l'œuvre du *SYLLABUS* et de mettre des bornes à l'autorité du Pape, il échoua.

Le Concile s'ouvrit solennellement le 8 décembre 1869, en la fête de l'Immaculée Conception et commença par affirmer le "*miracle permanent*" que constitue l'existence même de l'Église, dans la Constitution dogmatique "*DEI FILIUS*", unanimement approuvée le 24 avril 1870, sur la Foi catholique et ses rapports avec la raison.

« *Pour que nous puissions satisfaire au devoir d'embrasser la foi véritable et de persévérer constamment en elle, Dieu, par son Fils unique, a institué L'ÉGLISE et l'a pourvue de marques évidentes de son institution divine, pour qu'elle pût être reconnue comme la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. C'est à L'ÉGLISE CATHOLIQUE seule qu'appartiennent tous les signes si nombreux et si admirablement disposés par Dieu pour faire apparaître clairement la crédibilité de la foi chrétienne. Bien plus, L'ÉGLISE, de par son admirable propagation, son éminente sainteté, son inépuisable fécondité en biens de tous ordres, de par son unité catholique et sa stabilité invincible, est par elle-même un grand et perpétuel motif de crédibilité et un témoignage irréfragable de sa mission divine. Il en résulte qu'elle est elle-même comme un signe levé parmi les nations. Signum levatum in nationes.* »

Eurent lieu ensuite dans l'aula d'orageuses discussions autour de l'infaillibilité du Pontife romain, qui demeure une condition indispensable à la permanence de ce "miracle". Là encore, nos libéraux catholiques se montrèrent de féroces anti-infaillibilistes. Les interventions de Mgr Freppel, que le Pape venait de nommer au siège d'Angers, furent décisives. Le Pape est infaillible, expliquait-il, dans l'exercice de son Magistère solennel, car sa mission est de confirmer ses frères dans la foi, mais l'aire de cette infaillibilité doit être rigoureusement délimitée. Son enseignement "*ex cathedra*" s'exerce à certaines conditions précises, déterminantes, de conformité avec le dépôt de la foi et avec toute la tradition de l'Église.

C'est en partie grâce au jeune et courageux évêque d'Angers que le schéma sur l'infaillibilité pontificale fut voté à une écrasante majorité, le 13 juillet 1870, et promulgué le 18 juillet. Dès le lendemain, le Concile était clos, en raison de la déclaration de guerre franco-allemande. Il n'empêche, l'essentiel était accompli. Les opposants furent obligés d'adopter le nouveau dogme défini par le Concile, les récalcitrants obstinés furent excommuniés.

Pie IX demeura inflexiblement fidèle à la ligne tracée, en dépit des épreuves qui assaillirent l'Église. Constamment en butte aux pouvoirs laïques oppresseurs, en même temps qu'il donnait une impulsion gigantesque aux œuvres de religion et aux missions, il ne voulut jamais transiger sur les principes. « *Pie IX n'est pas chargé*, écrivait l'écrivain catholique Louis Veuillot, *de procurer le triomphe de la vérité méconnue, il est chargé de confesser cette vérité*

jusqu'à la mort ; car c'est par là qu'au temps fixé de Dieu, elle surgit vivante du tombeau de ses martyrs. »

Mgr Freppel fut quant à lui son meilleur disciple dans sa condamnation de la Révolution, comme dans sa dénonciation de l'indifférentisme politique professé par les libéraux catholiques.

LA DÉRIVE DU MAGISTÈRE

Mais entre-temps le Pape avait changé, c'était Léon XIII le libéral qui, en l'espace de vingt-cinq ans, mit en œuvre son "grand dessein" : un programme de réconciliation universelle qu'il avait médité à Pérouse dans une opposition ouatée à Pie IX. Et il avait tout pour lui, l'appui des libéraux, l'obéissance aveugle des catholiques, l'amour dévoué des peuples qu'il sacrifia en maintes occasions aux exigences de "sa" politique. Il avait fait sienne la distinction de Dupanloup, mère de tous les compromis. En peu d'années, ce fut une démission générale. « *Quand on ne fait pas la politique de sa religion, écrit notre Père, on en vient inmanquablement à embrasser la religion de sa politique. Très vite, Léon XIII perdit la maîtrise doctrinale de l'Église. En son nom, c'est l'idéologie de 1789 et les chimères démocratiques qui partout s'imposèrent comme une religion, sous le couvert du ralliement.* »

Pie X heureusement redressa la barre et renoua avec le combat de Pie IX contre la Révolution et contre le libéralisme : « *Il faut combattre, disait le saint Pape, le crime capital de l'ère moderne qui est de vouloir substituer l'homme à Dieu.* » C'est Jésus-Christ qui doit être le Roi et le Centre de toutes les institutions et les activités humaines. Il faut « *tout instaurer en Lui* », la vie de l'Église d'abord, la société humaine ensuite. Finis les compromis, les ralliements, « *les rapprochements blasphématoires entre l'Évangile et la Révolution* » auxquels se livrait sans vergogne le Sillon de Sangnier, car « *les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires ni novateurs, mais traditionalistes* ». Et pour cette œuvre de restauration et de réparation, l'Immaculée Conception, dont le Pape célébra le cinquantième anniversaire de la définition par sa merveilleuse encyclique "AD DIEM ILLUM", est au premier rang, mieux : elle en est le ressort intime.

Saint Pie X est vraiment le phare du vingtième siècle et notre Père son parfait disciple, comme il est celui du bienheureux Pie IX dans son recours à l'infaillibilité du Magistère. Mais après Pie X, la déviance reprit, le mal monta jusqu'à la Tête, et c'est par voie d'autorité qu'il s'est imposé dans tout le Corps, avec un freinage sous Pie XII.

Il ne faut pas dire que ce mouvement de balancier est inéluctable : qu'à un pape réactionnaire et intransigeant, succède forcément un pape libéral, et vice-versa. Il y a une ligne droite, celle de la vérité et de la fidélité catholique, traçant la force axiale du

dessein de Dieu, ce que notre Père appelle l'orthodromie catholique, et les déviations, ou loxodromie, qui entraînent la sainte Église vers sa perte, en voulant à tout prix la marier avec le Monde issu de la Révolution. Mais *QUI* remédiera à cette cassure dramatique survenue au milieu du dix-neuvième siècle, cause de notre apostasie actuelle ?

CONTRE-RÉVOLUTION MARIALE

Notre Père est le premier à nous avoir donné la clé de l'orthodromie catholique qui s'est faite mariale durant ces deux derniers siècles : la Sainte Vierge a en effet entrepris une véritable "contre-révolution" céleste. « *Tout commence en 1830, avec les apparitions de notre divine Mère à Catherine Labouré, rue du Bac, lui donnant à répandre dans tout l'univers la Médaille miraculeuse pour la guérison de toutes maladies, la consolation de toutes peines, la fin de toutes alarmes des pauvres gens, mais à commencer par la conversion et l'amendement de leur vie, à Paris, au plein milieu des horreurs révolutionnaires, pour en soutenir les persécutés et y maintenir la dévotion à son Cœur Immaculé à travers les temps d'apostasie qui allaient venir...* »

De la Rue du Bac à Notre-Dame des Victoires, de La Salette à Lourdes, en attendant Fatima, la Vierge Marie apportait le remède à cette grande révolte, dont la France, l'Église, le monde entier devaient vivre les folies criminelles, comme d'un nouveau déicide, et les affres subséquentes, des guerres, révolutions et persécutions, tant de cruelles morts et damnation. Elle fut relayée, nous l'avons vu, par les papes contre-révolutionnaires, de Grégoire XVI à saint Pie X, en passant par l'angélique Pie IX. Et Elle restera indissociablement unie à eux. Elle fut contredite, combattue et méprisée par les libéraux, qui n'aiment pas que la Sainte Vierge intervienne dans leurs affaires, dans leur fausse politique. En bref, disait le Père Marie-Antoine, « *c'est l'Immaculée Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes, qui doit tuer la Révolution et sauver le monde.* »

Mais alors, question : pourquoi la Sainte Vierge n'est-elle pas encore arrivée à ses fins ? – Peut-être, répondait notre Père, qu'on n'a toujours pas compris ce qu'Elle est venue révéler à Lourdes le 25 mars 1858 et qu'elle viendra dévoiler d'une manière définitive à Fatima au Portugal en 1917 : « *Quelque chose de formidable, de tellement fascinant, que pour l'Immaculée Conception, les catholiques auraient été se faire tuer. Mais cela n'a pas beaucoup bougé et on est toujours là...* »

Elle n'a donc pas dit son dernier mot, et c'est à son Cœur qu'est réservée la Victoire, comme frère Bruno nous l'expliquera en conclusion de ce camp.

**Frère Thomas de Notre-Dame
du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.**

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (6)

« Le Seigneur point ne varie, quoi que l'on fasse et que l'on dise,
Toujours d'identique dessein se déroule l'ordre divin...
En Notre-Dame est tout honneur et grande est sa courtoisie. »
(Gauthier de Coincy, *LES MIRACLES DE LA VIERGE*, 1221)

LES cloches de la Résurrection ont rythmé nos deux pèlerinages de la mi-avril, à Chartres et à Rocamadour, deux sanctuaires de pèlerinage nés « *aux temps anciens de la Chrétienté* », où Notre-Dame a daigné montrer qu'Elle avait élu chez nous son domaine, où notre peuple a appris à l'aimer et à lui manifester sa dévotion jubilante et suppliante.

C'est en mettant nos pas dans ceux des pèlerins de jadis, qu'ici et là nous nous sommes mis en marche, avec au cœur nos intentions de prière, mais ce qui les réunissait en une gerbe que nous déposâmes aux pieds de Notre-Dame, c'était notre volonté unanime et notre résolution de « *réparation* » des outrages qui blessent son Cœur Immaculé comme d'une couronne d'épines : couronne de lys et d'épines, dans ce doux pays de France qui fut pendant des siècles son Royaume de prédilection, et où Elle réside encore, mais abandonnée de ses enfants ; nous voulions tout simplement la consoler et faire revenir son merveilleux sourire sur ses lèvres « qui distillent le lait et le miel des plus éloquentes prières, des paroles les plus douces » (*J'irai la voir un jour*, *PAGE MYSTIQUE* n° 91).

LA PRIÈRE SÉCULAIRE DE CHARTRES

En ce samedi de *Quasimodo*, il pleuvait et il faisait bien froid à l'extérieur de la petite église de Jouy, à l'image de la grande Église où la charité et la dévotion se sont refroidies.

Mais à l'intérieur, frère Bruno communiqua à tous la ferveur de sa dévotion, exhortant nos amis à tout offrir, prières et sacrifices, en esprit d'obéissance et de réparation, – c'est un beau « *Secret du Ciel* » pour notre temps –, chacun apporte ce qu'il peut, et la Très Sainte Vierge Marie, quand ils sont sincères et purs, accepte en souriant tous les hommages, des petits et des grands. Et bientôt nos familles s'ébranlaient en lançant leurs *Ave* à travers la campagne beauceronne, rejointes au fil des étapes par d'autres pèlerins. Au total, plus de 350 !

Le pèlerinage CRC à Chartres, initié par notre ami Jean-Loup Perret dès 1969, et si souvent animé par notre Père, a toujours eu pour effet de fortifier notre foi catholique ET monarchique, en remplissant de courage et de joie spirituels, de confiance en



Notre-Dame Marie, l'âme des pèlerins. N'est-ce pas à Chartres que tout le symbolisme du lys fut attribué pour la première fois à la Sainte Vierge ? « *Toutes les grandes lignes de l'histoire de France viennent en quelque sorte aboutir à ce temple* », affirmait déjà le cardinal Pie, grand dévot de Notre-Dame de Chartres.

« *L'évolution des événements mondiaux s'accélère*, écrivait notre Père en 1975, et comme c'est actuel ! *Notre avenir tient à un fil. Tâchez de votre côté de ne pas manquer ces réunions de prières, pour ensemble garder la FOI, même s'il fallait affronter les persécutions ou les séductions de l'Ennemi de Dieu. Pour soutenir notre ESPÉRANCE et incliner le Ciel à la miséricorde et à la pitié. Pour réchauffer notre CHARITÉ universelle et d'abord entre nous, en vue des temps où il nous faudra davantage nous aider et soutenir les uns les autres...* »

C'est pourquoi nous allions à Chartres, qui « *est une prière séculaire comme le SALVE REGINA* » (*LETTRE À MES AMIS* n° 37). La cathédrale, telle qu'elle se présente aujourd'hui à nos regards, a été construite d'un seul élan au treizième siècle, entre 1194 et 1260, par tout un peuple enthousiaste, pour réparer le désastre de l'incendie qui ravagea la "vieille" cathédrale du onzième siècle, dont la nef était couverte en charpente. En nous approchant, nous communions à la foi qui avait soulevé ces multitudes de paysans de la Beauce apportant aux ouvriers, artisans, architectes tout ce dont ils avaient besoin, entraînant de lourds véhicules chargés de pierres, de blé, de vin. C'est pour louer Jésus et Marie au très Saint-Sacrement de l'autel qu'ils élevèrent cette cathédrale et pour abriter la présence du Dieu fait homme qui, chaque jour, se fait notre nourriture eucharistique au Saint-Sacrifice de la messe, « *présence de souveraine et mystérieuse beauté* », comme l'écrit notre Père, inséparable de la présence de la Sainte Vierge, sa Mère.

En pénétrant dans l'immense vaisseau de la cathédrale de Chartres, nous éprouvâmes une nouvelle fois à quel point ce pèlerinage nous met en communion avec nos aïeux qui ont élevé cette merveille, exécuté ces sculptures et ces vitraux où ils voulaient que les gloires de la Vierge Marie soient célébrées. Tellement ils avaient la certitude que la Vierge et Celui qu'elle porte sur ses genoux étaient le centre de l'histoire humaine. « Les architectes donnèrent une psychologie, une âme à la maison de pierre, écrit le chanoine Coulombeau, *et cette âme, ici, c'est Marie*. Ils la mirent au centre de tout et partout, dans le verre et dans la pierre. » (*CHARTRES, L'ÂME DE LA CATHÉDRALE*, 1933)

Plus que les origines mystérieuses du culte marial à Chartres, qu'il est difficile de dater, c'est la traduction en images de ce culte millénaire qui fait notre prédilection pour cette cathédrale. Véritable traité de doctrine mariale, Chartres est le livre qui renferme le Secret de Marie qui l'identifie avec la Sagesse,

confidente du Créateur. Elle contient comme dans un miroir les mystères de ses plus précieux privilèges : son Immaculée Conception, sa Virginité perpétuelle, – c'est elle, la *Virgo paritura* annoncée par Isaïe –, sa Maternité divine et universelle, sa Corédemption et sa Médiation de toutes grâces qui en découlent. Chartres est donc un lieu privilégié pour notre réparation des offenses faites à la Sainte Mère de Dieu.

Tous les saints de l'histoire de l'Église, les apôtres et les martyrs qui ont été représentés, soit en sculpture, soit en vitrail, ont témoigné par toute leur vie que deux amours s'étaient unis dans leurs cœurs, l'amour de Jésus, leur Sauveur, et l'amour de la Vierge Marie, sa divine Mère, l'Immaculée. Nous sommes les héritiers de cette « *nuée de témoins* », comme dit l'Épître aux Hébreux, qui ont traversé la vie, éclairés, illuminés, fortifiés par leur foi et ce double amour. C'est là « *le riche passé d'où nous venons* », comme l'écrivait notre Père, qui « *donne sa forme à l'avenir que nous faisons* ».

SOUS LE VOILE DE LA VIERGE

Tout ce « *riche passé* » est symbolisé à Chartres par le voile de la Vierge, ou "sainte chemise" dont la cathédrale est le reliquaire. Et « *l'avenir que nous faisons* », c'est le salut de toutes les âmes, rassemblées sous ce voile par la dévotion réparatrice.

Donnée par l'empereur de Byzance à Charlemagne qui en enrichit l'église de son palais d'Aix-la-Chapelle, cette relique insigne fut offerte en 876 par son petit-fils Charles le Chauve, qui désirait un héritier, au sanctuaire de Chartres, en raison de la dédicace de ce dernier à la *Virgo paritura*, la "*Vierge en enfantement*". D'une longueur de cinq à six mètres, elle consiste en une pièce de soie, parfaitement unie, sans décoration. Elle devint pour la cité chartraine une protection, une défense, un gage de salut.

Elle n'était en effet que depuis quelques années dans la cathédrale lorsque Rollon, encore païen, vint en 911 assiéger la ville. Un chroniqueur du onzième siècle raconte que, pendant la bataille, l'évêque de Chartres apparut sur les murs, portant la relique comme un étendard. À cette vue, les Normands, saisis d'une terreur panique, rompirent leurs rangs et prirent la fuite. Devenu chrétien, Rollon s'empressa de faire un don à Notre-Dame de Chartres dont il avait éprouvé la puissance. On a conservé longtemps le parchemin de la donation, auquel était attaché, suivant la symbolique du droit barbare, un petit couteau retenu par un cordon de soie. L'acte avait une brièveté et une grandeur épique : « *Moi, Rollon, duc de Normandie, je donne aux frères de l'église Notre-Dame de Chartres mon château de la Malmaison, que j'ai acquis avec mon épée et que, avec mon épée, je leur garantirai. Que ce couteau en soit témoin !* »

La relique précieuse fut enfermée dans une châsse en bois de cèdre, ornée de chérubins, que l'orfèvre Teudon, à la fin du dixième siècle, revêtit de plaques d'or et recouvrit d'un voile, comme l'antique arche d'alliance. Au cours de l'incendie de 1194, une partie de la ville fut détruite en même temps que la cathédrale, mais les habitants, oubliant leur détresse, ne songeaient qu'à la châsse de Notre-Dame : la relique avait-elle été consumée en même temps que le sanctuaire ? Voilà ce qu'on se demanda avec angoisse pendant trois jours, sans pouvoir approcher des ruines fumantes.

Le troisième jour, on vit sortir de la crypte où ils s'étaient réfugiés, des clercs portant la châsse sur leurs épaules. La joie fut immense, rien n'était perdu puisque la relique était sauvée ! L'évêque, les chanoines, les habitants apportèrent en offrande une partie de leur fortune et décidèrent sur-le-champ d'élever une nouvelle église, plus magnifique que l'ancienne. La cathédrale rejaillit alors plus belle des dons et des prières de toute la Chrétienté pour être l'écrin de la relique. La cité fut rebâtie tout autour.

Le "*LIVRE DES MIRACLES DE NOTRE-DAME*", écrit en latin et traduit en vers français par Jean Le Marchant, nous raconte cette nouvelle épopée : « *Les multitudes se rassemblaient comme jadis, chargeaient les lourds véhicules de pierres, de blé, de vin, de tout ce qui pouvait être utile aux ouvriers, et traînaient ces écrasants fardeaux jusqu'à Chartres. Les*



Il ne reste plus aujourd'hui que quelques fragments du saint Voile enfermés dans ce reliquaire-monstrance exécuté pour le millénaire de son arrivée à Chartres (876-1876) et conçu comme une "Arche d'alliance".

gens de Pithiviers, le cou dans leur collier, étaient si épuisés en traversant la Beauce que ceux du Puisaye voulurent prendre leur place, mais ils refusèrent, ne voulant rien perdre, disaient-ils, des mérites de leur pèlerinage. »

Cependant, comme on n'avait aucune idée de ce que pouvait être la Tunique de la Vierge, qui était restée dans sa châsse, on imagina qu'elle avait la forme d'une robe courte à manches, et on l'appela "*la sainte Chemise*".

Au quinzième siècle, les pèlerins qui se rendaient à Chartres attachaient à leur chapeau une enseigne de plomb sur laquelle une chemise était représentée. On faisait toucher à la châsse de minuscules chemises de métal que les hommes de guerre portaient sur eux comme une protection. Dans un duel, le gentilhomme qui avait sur la poitrine une chemisette de Chartres devait en prévenir loyalement son adversaire. Des chemises de toile, mises en contact avec la châsse, aidaient les femmes à supporter les douleurs de l'enfantement, et on ne manquait pas d'en envoyer aux reines de France.



Lorsqu'au dix-huitième siècle, une première fois en 1712, puis sous la Révolution, on ouvrit la châsse, on s'aperçut que la sainte Tunique ne ressemblait en aucune manière à une chemise. C'était

une de ces pièces de soie dont se drapaient les femmes de l'Orient. Elle était enveloppée dans un autre tissu décoré de lions affrontés. Le savant abbé Barthélemy consulté répondit que le voile était d'origine syrienne et pouvait remonter au premier siècle de notre ère.

AVEC NOS ROIS ET NOS REINES

« *Un vrai fils de France se reconnaît à sa dévotion pour Notre-Dame de Chartres* », disait notre Père. On la rencontre à tous les tournants de notre histoire. Comme l'écrit joliment Ghéon : « Nos vieux évêques, nos vieux rois, nos vieux moines, tous les fondateurs, civilisateurs et pacificateurs de nos cités, le sceptre et les lis, la bure et la crosse, l'encerclent comme d'une ronde de prières, et la France se fait autour. » (*TRIOMPHE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES*, 1927) Et le dramaturge converti en composa un poème qui, par la simplicité de sa foi, vaut bien la « Présentation de la Beauce à Notre-Dame » de Charles Péguy :

*C'est ainsi que la Vierge Mère
Eut son sanctuaire de choix
Au cœur même de notre terre,
Et du gentil peuple français.*

*C'est ainsi que le pain des Anges
Dès l'origine fut pétri
De la farine sans mélange
Des blés que la Beauce mûrit.*

*Et pas un grain semé ne lève
Sans l'agrément et le secours
Des grâces de la Nouvelle Ève
En qui la Grâce tient sa cour.*

*Elle prend soin des corps, des âmes ;
Aussi nos aïeux beaucerons
En leur langage sans façon
La surnommèrent Notre Dame.*

C'est à Chartres autant qu'au Puy-en-Velay et à Rocamadour, que Notre-Dame devint Reine de France, avant même que le pieux Louis XIII lui eût consacré son royaume et sa couronne. Henri I^{er} l'honora de dons magnifiques. Philippe Auguste s'y rendit en pèlerinage avec la reine Isabelle en 1187, avant l'incendie de la cathédrale, pour demander un héritier mâle : ce fut Louis VIII, le père de Saint Louis. Ce dernier, avec sa mère Blanche de Castille, offrit le vitrail de la glorification de la Vierge. Philippe VI de Valois, après la victoire de Cassel, se présenta au portail de la cathédrale armé de pied en cape sur son cheval de combat, et il voua arme et cheval à Notre-Dame... qui les lui rendit contre le prix de ses cadeaux versé aux chanoines. Ça, c'est tout le Moyen Âge !

Henri III s'y rendit dix-huit fois en pèlerinage, suppliant la Vierge de lui accorder un enfant de sa douce épouse, Louise de Vaudémont. Plusieurs fois

à pied avec des courtisans, depuis Paris jusqu'à Chartres, avant de mourir martyr de la religion royale en août 1589, après avoir désigné Henri de Navarre pour héritier légitime. Sacré à Chartres parce que Reims était aux mains des ligueurs, Henri IV y revint à plusieurs reprises. De même Louis XIII, dès le début de son règne, le 18 août 1613.

Louis XIV, né en 1638, fut conduit à Chartres à l'âge de cinq ans, pour offrir son règne à venir à la Vierge Marie, à laquelle il devait sa naissance. Hélas ! Nous savons par Notre-Seigneur qui se plaignait auprès de Lucie du « *retard* » opposé par le Pape et la hiérarchie de l'Église à la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, qu'ils imitaient en cela la noire ingratitude de Louis XIV refusant de consacrer « le Royaume des Lys » au Sacré-Cœur. La révolution fut le châtiment de ce refus, terrible. Mais avec une suite émouvante, et qui fonde aujourd'hui notre espérance : Madame Élisabeth, sœur du roi Louis XVI et prisonnière avec lui aux Tuileries, fit en 1790 un vœu au Cœur Immaculé de Marie pour la conservation de la foi en France (cf. *infra*, p. 21).

Elle le fit prononcer par le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, ainsi qu'au dauphin et à Madame Royale, l'année suivante, le 10 février 1791. Le Roi qui avait encore une certaine liberté de circuler dans Paris, se rendit à Notre-Dame de Paris, avec toute sa famille, pour renouveler cette consécration de la France au Cœur Immaculé de Marie. En témoignage de cette double consécration, des orfèvres réalisèrent deux Cœurs, en or, représentant le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, qui pouvaient s'ouvrir et recevoir le nom de ceux qui avaient accompli cette consécration. Ces deux Cœurs ont été offerts à Notre-Dame de Chartres et sont encore conservés dans le trésor. Ils sont une anticipation du message de Notre-Dame à Fatima, de sa promesse qu'« *au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi* », mais appliquée à la France par Madame Élisabeth, notre sainte princesse, témoin de la vérité, lys éclatant de la religion royale.

« LES AFFAIRES DU PAPE VONT MAL. »

Frère Bruno tint à nous rappeler la parole du cardinal Pie, archevêque de Poitiers, qui fut l'enfant, l'historien, le panégyriste et le pèlerin de Notre-Dame de Chartres. « *C'est par Elle que me sont venus tous les biens* », aimait-il à répéter. Étant encore vicaire général à Chartres, il écrivait en 1846 à son ami, le comte de l'Estoile, ces mots déjà cités, *supra* page 13, qui s'appliquent à la lettre au pape François :

« *Les affaires du Pape vont mal... Je crois plus à sa Passion qu'à ses réformes pour le salut de l'Église et de la société.* »

Notre frère nous fit alors prier pour notre pape

François dont les « *affaires vont mal* » pour les mêmes raisons, les mêmes erreurs ; et peut-être la même vocation au martyre, promis à « *l'Évêque vêtu de Blanc* » du "Secret" de Notre-Dame de Fatima en qui repose toute notre espérance, en raison des visions de la petite sainte Jacinthe.

Puisque Notre-Seigneur disait à sœur Lucie qu'« *il ne sera jamais trop tard pour recourir à Jésus et à Marie* », nous prions chaque jour pour le Saint-Père et avec lui, en disant : « Je vous aime, ô Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec Vous, Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit béni de vos entrailles, veut établir dans le monde la dévotion à votre Cœur Immaculé. Son Sacré-Cœur offensé, votre Cœur Immaculé couronné d'épines, et le péril de l'enfer qui menace tant d'âmes, me pressent d'embrasser cette dévotion. C'est pourquoi, au nom de la consécration prononcée par le pape François, en la fête de l'Annonciation, 25 mars 2022, et pour lui faire porter ses fruits de grâce et de miséricorde, je me consacre de nouveau et rien que pour aujourd'hui, à votre Cœur Immaculé, avec tout ce que je suis et tout ce que je possède. »

BEAUTÉ ET DIVINE SAGESSE

À l'homélie de la messe célébrée dans le chœur restauré de la cathédrale, frère Bruno fit remarquer à quel point « cette cathédrale est une Bible en images. Elle exprime toute la beauté et la sagesse de la Révélation, avec ses dix mille personnages peints sur verre



ou sculptés dans la pierre, tous figurants et acteurs du grand dessein de Dieu. La maison de Notre-Dame était aussi peuplée que la ville de Chartres.

VŒU DE MADAME ÉLISABETH

Ô Vierge sainte ! Vous avez toujours si spécialement protégé la France... Tant de monuments nous attestent combien elle vous a toujours été chère ! Et à présent qu'elle est malheureuse, et plus malheureuse que jamais, elle semble vous être devenue étrangère ! Il est vrai qu'elle est bien coupable. Mais tant d'autres fois elle le fut et vous lui obtîntes son pardon !

« D'où vient donc qu'aujourd'hui vous ne parlez plus en sa faveur ? Car si vous disiez seulement à votre divin Fils : « *Ils sont accablés de maux* », bientôt nous cesserions de l'être...

« Qu'attendez-vous donc, ô Vierge Sainte ? Qu'attendez-vous pour faire changer notre malheureux sort ?

« Ah ! Dieu veut peut-être qu'il soit renouvelé par nous, le vœu que fit un de nos rois pour Vous consacrer la France... Eh bien, ô Marie, ô très sainte Mère de Jésus-

Christ ! Nous Vous la vouons, nous Vous la consacrons de nouveau ! Si cet acte particulier pouvait être le prélude d'un renouvellement plus solennel et public.

« Ou plutôt : si elle pouvait retentir depuis le trône jusqu'aux extrémités du Royaume, cette parole qui lui a attiré tant de bénédictions.

« Vierge sainte, nous nous vouons tous à Vous, mais le désir que nous en avons ne peut-il pas y suppléer ?...

« Mais les liens sacrés qui nous unissent à tous les habitants de ce Royaume comme à nos frères, mais la charité qui étend nos vues et dilate nos cœurs pour les comprendre tous dans notre offrande, ne peut-elle pas la leur rendre commune avec nous ? Ne peut-elle pas donner à une consécration particulière le mérite et l'efficacité d'une consécration générale ?...

« Nous vous en prions, ô Vierge sainte ! Nous vous en conjurons ! Nous l'espérons, et dans cette confiance, nous vous offrons notre Roi, notre Reine et sa famille, nous vous offrons nos princes.

« Nous vous offrons nos armées et ceux qui les commandent, nous vous offrons nos magistrats ; nous vous offrons toutes les conditions et tous les états ; nous vous offrons surtout ceux qui sont chargés du maintien de la Religion et des mœurs.

« Enfin, nous vous rendons la France tout entière. Reprenez, ô Vierge sainte, vos premiers droits sur elle ; rendez-lui la Foi, rendez-lui votre ancienne protection, rendez-lui la paix. Rendez-lui, rendez-lui Jésus-Christ qu'elle semble avoir perdu.

« Enfin, que ce royaume de nouveau adopté par Vous, redevenne tout entier le royaume de Jésus-Christ... *Ainsi soit-il.* »

« C'est ici, à Chartres, qu'est née la cathédrale du treizième siècle, *Speculum majus*, “le grand spectacle”, selon le titre de l'ouvrage de Vincent de Beauvais, le savant ami de Saint Louis, “miroir” de la Création, de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption, où trône, au commencement, au centre et à la fin, la Vierge Notre-Dame, Mère de Dieu, toujours Vierge, Médiatrice de toute Grâce, et toute Miséricorde.

« Aux voussures extérieures du portail du porche nord, sont sculptés les six jours de la Création. Le Créateur est représenté sous les traits de Jésus-Christ. C'est lui, le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, qui façonne l'homme à son image, après avoir créé le ciel et la terre, et la circulation des eaux, et le jour et la nuit. Il est “la beauté de la vie qui déborde du sein de Dieu dans le sein de la Vierge Marie pour y prendre chair. Il éclaire et dévoile toutes les figures. Le reste du monde et de l'histoire est comme un trésor infini de paraboles dont il a la clef, ou plutôt dont il est lui-même le terme ultime, la vérité offerte aux regards.” (CRC n° 123, p. 10)

« Cette beauté du Verbe fait chair, objet de contemplation, se fait, par la puissance de sa “grâce”, objet d'imitation : la vertu fleurit au treizième siècle et s'épanouit en fruits de sainteté. Jésus-Christ, là encore, est au centre des travaux par lesquels l'homme fait son salut, au fil des jours ; par ses trente ans de vie cachée, laborieuse, il offre le modèle à imiter, “Modèle unique” ; et il donne, chaque jour qui passe, jusqu'à la fin des temps, sa grâce par les sacrements de son Corps et de son Sang.

« Aux archivoltas du porche nord, les travaux et les jours sont représentés avec les douze signes du zodiaque, figurant les douze mois de l'année, disposés de façon à rappeler la marche du soleil : les signes des mois s'élèvent avec le soleil, de janvier à juin, et redescendent avec lui de juin à décembre. Mais la suite des mois rappelle d'autres mystères que le seul cycle des travaux ! Encore faut-il, pour les pénétrer, ces mystères, comprendre que “la Révélation chrétienne demeure en vérité la seule grammaire, la clef, le fonds de toute beauté et bonté du monde” (CRC n° 126, p. 7), et donc, de l'œuvre des artistes du Moyen Âge qui en est le miroir.

« Ainsi la baie centrale de ce porche nord où sont sculptés les travaux et les jours, présente dix statues de patriarches et de prophètes, depuis Melchisédech jusqu'à Jean-Baptiste, et une onzième statue représente saint Pierre. C'est un résumé de l'histoire du monde partagée en trois âges : celui de la Circoncision, celui de la Loi et des prophètes ; et le temps de l'Église, qui est le dernier, est représenté par saint Pierre. Au commencement Melchisédech, et à la fin saint Pierre, portent l'un et l'autre le calice du Précieux Sang, prix

de notre rédemption. Entre les deux, sont les préparations de ce Saint Sacrifice : Abraham et Isaac, Moïse et le serpent d'airain, Samuel et l'agneau du sacrifice. Ce calice mystérieux traverse donc toute l'histoire du monde. Et c'est pour cette présence de mystérieuse et de souveraine beauté que s'élèvent toutes nos cathédrales, présence d'un Dieu fait homme qui, chaque jour, se fait le pain et le vin de l'Eucharistie de Jésus-Marie.

« Le treizième siècle est le siècle de la dévotion à la Sainte Eucharistie et à la Sainte Vierge inséparablement. Le portail nord, dit du “*triomphe de la Vierge*” en est la preuve et la merveilleuse illustration. Réunissant la salutation de la Vierge par l'ange Gabriel au jour de l'Annonciation (Luc 1,28) et celle d'Élisabeth au jour de la Visitation (Luc 1,42), il compose l'*AVE MARIA*, que nous traduisons : *JE VOUS AIME, Ô MARIE*.

« Telle est la source des vertus dont la cathédrale est aussi le “miroir”, et que nous voyons d'abord émaner de la personne de Jésus-Christ et de ses Apôtres, des martyrs et des confesseurs sculptés au portail méridional où la lumière est plus ardente. Après l'âge des figures, voici maintenant le temps des accomplissements. Autour du Christ adossé au trumeau de la baie centrale, les Apôtres ressemblent aux patriarches et aux prophètes du porche nord, le voile de tristesse en moins. Ils respirent la certitude que donne la foi : ces physionomies sont d'une beauté qui exprime la noblesse de l'âme et la sérénité de l'esprit : “C'est à Chartres que les Apôtres apparaissent pour la première fois avec cette beauté morale, écrit Émile Mâle ; façonnés par la parole de leur Maître, ils lui ressemblent.”

« Le pèlerin qui entre, enveloppé par l'ombre qui règne sous les voûtes, passe du bruit et de l'agitation du monde au silence et au recueillement. Sous ses pieds, il découvre le labyrinthe dessiné sur le pavé, appelé “CHEMIN DE JÉRUSALEM” : un pavement en méandres, fait de marbres de différentes couleurs, pierres et carreaux posés sur une couche uniforme de sable et assemblés par du mortier. Ce chemin figure le parcours d'une vie aboutissant à la Jérusalem céleste, dont la ville de Jérusalem reconquise par les Croisés est la figure.

« Pour éprouver, physiquement, quelque chose de cet élan vers le Ciel, raison de vivre du pèlerin, but de tous ses travaux, il suffit de lever les yeux sur le simple *triforium* qui décore la nudité du mur et donne l'échelle du monument, car les colonnettes étant à taille humaine, font sentir l'élévation de la voûte : suspendue à 37 mètres sur 16,40 de large. Prouesse permise par la croisée d'ogives qui reporte sur les piliers tout le poids de la voûte. Le maître de Chartres comprit le premier que la croisée d'ogives et

de l'arc-boutant, en annulant la poussée des voûtes, rendait le mur presque inutile. Il eut l'audace d'ouvrir la travée entière, au-dessus du triforium, en la perçant d'une double fenêtre surmontée d'une rose.

« Ainsi le haut du mur, ouvert sur le ciel, verse-t-il la lumière sur la nef. Cette lumière envahit aussi l'intelligence, car les rayons du soleil sont tamisés et colorés par des vitraux historiés, et la vraie lumière parvient au pèlerin par ce grand livre d'images à travers la vie des saints et des scènes bibliques représentées sur les vitraux. Et cette lumière, c'est toujours Jésus, Notre-Seigneur, et la Vierge Notre-Dame, sa divine Mère et les saints et saintes qui les ont imités. Par exemple, Julien l'Hospitalier, dont un vitrail de la première petite chapelle rayonnante, côté nord, raconte l'histoire dramatique : Julien tua père et mère par mégarde et, toute sa vie durant, fit pénitence, accompagné et soutenu par sa femme.

« Le Moyen Âge a beaucoup aimé cette histoire pathétique, pour une raison qui nous parle par son dénouement, fruit de la dévotion réparatrice : une nuit, le Christ vint en personne chercher ses serviteurs, et les anges emportèrent au Ciel l'âme de saint Julien et celle de sa femme. *« Les charpentiers qui offrirent le vitrail, écrit Émile Mâle, apprenaient, en le déchiffrant, qu'il ne faut jamais désespérer, et que la pénitence rend à l'âme son innocence baptismale. »*

« Toute l'âme du Moyen Âge est là. Et l'âme des pèlerins que nous sommes, voués à consoler le Cœur Immaculé de Marie par notre *dévotion, réparatrice* de tant d'outrages et de laideurs qui ont conduit les âmes à l'apostasie, en redonnant aux jeunes générations le goût de ce qui est beau, et de ce qui est vrai, par la contemplation du Cœur Immaculé de Marie.

« *Ô doux visage de notre Mère du Ciel, soyez exaltée d'un pôle du monde à l'autre, et par vos saintes Images, conquérez tous les cœurs !* » »

C'est à Chartres qu'un jour, notre Père expliqua que notre grand Dieu ne change pas dans son dessein.

LA FRANCE NÉCESSAIRE À DIEU

« Le Bon Dieu doit s'occuper de la France par nécessité. Sommes-nous nécessaires à Dieu ? J'ose dire que oui ! Je ne dis pas que nous soyons nécessaires à Dieu à cause de nos vertus, à cause de nos capacités ni individuelles ni même nationales, Dieu n'a besoin de personne.

« Mais voyez bien comme nous sommes nécessaires à Dieu : c'est en vertu de cette orthodromie dont je vous ai parlé si souvent. Dieu a des desseins, Dieu est un Maître de Sagesse et tout ce qu'Il fait sur terre,

Il le fait en vue d'un bien qui n'est pas dans l'instant, mais qui court à travers les siècles. Déjà dans l'Ancien Testament, mais dans la nouvelle Alliance, c'est la même chose, Dieu construit son Royaume. Un constructeur, un architecte pose les pierres de taille les unes sur les autres jusqu'au faite de l'édifice. Quand il est dans les hauteurs, ce n'est pas le moment d'oublier les pierres de taille qui sont à la naissance de l'édifice. Il faut que tout tienne ensemble : le passé, le présent et l'avenir.

« Dans cette cathédrale, je vous fais remarquer ceci : depuis des siècles, Dieu a suscité des âmes pleines de dévotion pour la Vierge, des mouvements populaires très étendus, grâce auxquels s'est élevée cette cathé-

drale, grâce auxquels elle a été peuplée de statues, d'admirables vitraux. Je vous disais que dix mille personnages sont représentés là.

« Tout cela récapitule un passé, le garde sous nos yeux et sous les yeux de tous ces touristes qui viennent depuis le Japon visiter cette cathédrale, prendre des photos. Si nous-mêmes nous ne sommes pas utiles à Dieu, cette cathédrale est nécessaire à Dieu. Quand, demain, ces nations du tiers monde, ces nations du quart monde, ces nations éloignées qui sont encore dans le paganisme, seront attirées par la lumière du Christ et de la Vierge Marie, qu'auront-elles chez elles ? Aucun témoin du passé.



NOTRE-DAME DE LA BELLE VERRIÈRE, dont « l'œuvre unique », disait le jésuite poète anglais Hopkins, est « de laisser s'épandre à travers elle toute la Gloire de Dieu ».

Qu'auront-elles pour les instruire de l'histoire de Moïse, d'Abraham, de David ? Qu'auront-elles pour leur parler des grands saints et des martyrs des temps anciens ? Ils n'auront rien d'autre que ce qui leur arrivera d'Europe, ce vieux foyer de la Chrétienté. Les Japonais qui passent regardent partout et, plus qu'ils ne regardent, ils prennent des photos. Rentrés chez eux, ces photos, ils les projetteront sur des écrans.

« C'est ainsi que cette cathédrale est encore aujourd'hui un foyer d'instruction religieuse, un foyer d'apostolat chrétien, un foyer de dévotion à la Vierge Marie, un foyer d'instruction sur ce qu'est la Foi, l'Espérance, la Charité catholiques, sur ce qu'est la pureté catholique. Alors, je pense que le Bon Dieu doit être très enclin à conserver en France toutes ces cathédrales, tous ces documents du passé et très enclin à nous bénir de venir les animer de nos chants et de nos prières parce que, quand on parle d'apostolat – et Dieu sait si on en parle aujourd'hui –, il faut bien penser que ce sont les siècles passés qui sont le grand capital sur lequel se fonde cet apostolat.

« Alors, cette cathédrale de Chartres, j'ai le ferme espoir que, à travers tous les dangers de notre époque,

Dieu la maintiendra non seulement intacte dans ses pierres, dans ses flèches qui n'ont jamais bougé, mais encore intacte dans le peuple qui vient l'habiter, qui vient chanter sa foi, qui vient chanter son amour de la Vierge Marie. Il faut que nous soyons un petit chaînon de cette grande tradition, que nous revenions en pèlerinage avec nos familles ou individuellement, dans nos périls, comme Péguy, pour toujours faire confiance à la Vierge Marie, sachant que ce flot ininterrompu de pèlerins continue la foi et mérite la bénédiction de Dieu.

« À la fin de ce pèlerinage, en disant notre chapelet des mystères douloureux, *nous demanderons pardon, nous ferons réparation pour tant d'injures, de blasphèmes, tant d'impiété qui se conjuguent contre le culte de la Vierge et de son divin Fils. Et à l'intérieur de nous-mêmes, nous ferons contrition, parce que nous n'en faisons pas assez pour la Vierge et pour Jésus.* Nous promettons de faire davantage et ainsi, nous recevrons pour nous-mêmes, pour nos familles, pour notre pays que nous aimons tant, pour la sainte Église afin qu'elle retrouve sa beauté et qu'elle conquière l'univers, nous recevrons la bénédiction de la Vierge Marie et de Notre-Seigneur. » (13 juin 1987)

NOTRE-DAME DE ROCAMADOUR, LE ROC DE LA FIDÉLITÉ CATHOLIQUE

Quelle joie quand on m'a dit : « *Nous allons à Rocamadour !* » Rien que le nom est un enchantement pour l'oreille, comme un chant de troubadour en l'honneur de la Dame de toute courtoisie et toute douceur, qui nous attendait dans sa sainte Cité ; ou plus mystique encore, comme il est dit de la Bien-aimée du Cantique des cantiques : « *Ma colombe cachée au creux des rochers, en des retraites escarpées, montre-moi ton visage.* » (Ct 2, 14) C'est vers Elle aussi qu'ont convergé durant des siècles, à travers étendues sauvages et contrées hostiles, tant de pèlerins en quête de grâce et de miséricorde, dont le Cœur de notre Reine est le trône.

« TOUS, ELLE LES EXAUCÉ. »

Sa médiation de toutes grâces brille d'un éclat incomparable à Rocamadour, comme en témoigne le « *LIVRE DES MIRACLES DE SAINTE MARIE À ROCAMADOUR* », composé au douzième siècle (1172) par un moine de Rocamadour qui, en restant anonyme, voulut se faire le héraut des miséricordes de sa Dame. Selon ses propres mots, son recueil est « *comme un bouquet des miracles de la Vierge Marie, [composé] pour l'amour et la gloire de Celle dont je célèbre les innombrables merveilles* ». Il respire l'émouvante simplicité et l'exquise délicatesse qui unissait le peuple chrétien à sa Reine, l'invincible confiance que nos

pères plaçaient en Elle, et les miracles de bonté par lesquels Notre-Dame répondait à leurs prières.

Nous lûmes l'avant-propos de ce recueil dans la chapelle de la maison-mère des Filles du Calvaire, fondées à Gramat par le bienheureux Pierre Bonhomme (1803-1861), curé légitimiste, ardent missionnaire et grand pèlerin de Rocamadour. Cette plongée dans la mystique mariale du Moyen Âge suffit à nous mettre en marche :

« *Tous ceux qui, d'un cœur plein de foi, sans aucune ombre de doute, ont frappé avec instance à la porte de la Mère de miséricorde et de pitié, tous, dis-je, ont été sauvés, échappant aux dangers de la mer et de la terre, s'évadant des cachots, recouvrant la santé. Tous Elle les écoute et les exauce ; tous, Elle les guérit ; tous Elle les secourt. Le Fils divin ne refuse rien de ce que sa Mère désire obtenir.*

« Or, Elle a choisi, Elle a préféré entre tant d'autres, l'église de Rocamadour, en plein pays de Quercy. Ô merveille extraordinaire et qu'on ne saurait trop admirer ! Lorsqu'on considère l'aspect sauvage du lieu et l'étrangeté de son site, comment ne pas s'étonner en constatant qu'une telle puissance l'a irradiée d'une si grande lumière ? La Vierge compatisante, l'Étoile de la mer opère là selon sa volonté et les prières des suppliants. Elle guérit ceux qu'Elle veut, Elle les emplit de tout bien et les enrichit de

sciences. Mais que dis-je ? Ceux qu'Elle veut ! Est-ce qu'Elle ne veut pas les sauver tous ? Pourquoi paraît-Elle dure pour celui-ci, douce pour celui-là ?

« Dure, Elle ne l'est que pour les orgueilleux, la douce Vierge qui tourne sans cesse ses yeux si doux vers les pécheurs non encore convertis. Elle regarde avec amour ceux qui lui sont dévots, Elle accueille ceux qui s'humilient, parce que son Fils donne la grâce aux humbles. Qu'ils accourent donc à la source de miséricorde, ceux qui portent des âmes blessées ; qu'ils accourent pour obtenir le pardon de leurs fautes. Qu'ils viennent aussi ceux qui ont le corps malade. La Vierge guérit les cœurs brisés et les corps souffrants... »

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie, que le Ciel veut voir aujourd'hui partout répandue dans le monde, est en parfaite consonance avec cette piété ardente et jubilante du Moyen Âge. Il suffit de se rappeler la parole de Notre-Seigneur à sœur Lucie :

« Je désire très ardemment la propagation du culte et de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, parce que ce Cœur est L'AIMANT qui attire les âmes à moi, LE FOYER qui irradie sur la terre les rayons de ma lumière et de mon amour, LA SOURCE intarissable qui fait jaillir sur la terre l'eau vive de ma miséricorde. » (cf. frère François, *FATIMA, SALUT DU MONDE*, p. 258)

« À L'HEURE DU PLUS GRAND DANGER »

Après une bonne marche de deux lieues et demie à travers le plateau du Causse, – on se serait cru au Portugal, au milieu des chênes verts, avec de petits murets de pierres sèches... – nous arrivâmes enfin au pied de la Cité sainte. Un spectacle grandiose nous attendait, d'une beauté toute clunisienne, dont saint Odon disait qu'elle est un pressentiment du Ciel : au flanc de la falaise, sur une base de rochers, se dresse l'église, entourée de son mur d'enceinte et de ses chapelles. Son architecture gothique robuste, ses formes épurées s'accordent parfaitement au roc gigantesque qui la domine. Le castel, avec ses défenses, fut construit un peu plus tard sur la hauteur. Au pied de l'ensemble, s'étend le village et, au fond de la vallée encaissée, coule un ruisseau, l'Alzou.

Frère Michel-Marie nous avait retracé à mi-parcours l'histoire de cette "Terre des merveilles", qui fut pendant un temps le quatrième pèlerinage de la Chrétienté, après Jérusalem, Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle. Depuis l'oratoire primitif, qui remonterait sans doute aux premiers temps de l'évangélisation du Quercy, jusqu'au conflit entre les deux abbayes de Marcihac et Saint-Martin de Tulle, qui se termina à l'avantage de cette dernière, et dont le prieur, Géraud d'Escorailles, fit beaucoup pour l'essor du pèlerinage... De la découverte du corps parfaitement conservé de saint Amadour, « serviteur de la Bienheureuse Vierge Marie » jusqu'à l'efflorescence inouïe des miracles, té-



moignant d'une volonté manifeste de la Vierge Marie d'être honorée en ces lieux inhospitaliers au possible...

Au treizième siècle, la gloire de la Vierge noire de Rocamadour rayonna jusqu'aux avant-postes de la Chrétienté. Il y avait au « *moutier Rochemadour* » un religieux sacristain, auquel la Bienheureuse Vierge apparut trois samedis de suite, tenant en main un étendard ployé et lui ordonnant de l'apporter de sa part au roi d'Espagne, Alphonse VIII, qui allait combattre le calife Muhammad an-Nasîr, afin de le déployer « *à l'heure du plus grand danger* », était-il précisé. C'est le 16 juillet 1212, entre Tolède et Grenade, sur le plateau de *Las Navas de Tolosa*, que l'armée des Croisés rencontra l'armée musulmane, trois fois supérieure en nombre.

L'avant-garde d'Alphonse VIII fut rapidement décimée par les flèches musulmanes et la seconde ligne partait déjà en déroute. Dans cette extrémité, le roi fit déployer la bannière de Notre-Dame de Rocamadour aux yeux de tous, ses guerriers fléchirent alors le genou et la saluèrent avec un indicible enthousiasme. Cet étendard portait l'image de la Bienheureuse Vierge Marie tenant son enfant entre ses bras et, à ses pieds, les armes du roi de Castille. Entraînés par leurs chefs, les soldats repartirent au combat et enfoncèrent le centre de l'armée ennemie. Décontenancés, les musulmans s'enfuirent en désordre et furent massacrés jusqu'à la tombée de la nuit. Cette grande victoire marqua un tournant décisif dans la *Reconquista* et, en action de grâces, le Pape institua en Espagne la fête du *Triomphe de la Croix*.

Quelques années plus tard, Simon de Montfort et ses chevaliers vinrent hiverner à Rocamadour et confier le succès de leurs armes à la Sainte Vierge. L'année suivante, en septembre 1213, ils remportaient une victoire inespérée sur les Albigeois à La Muret. Saint Dominique de Guzman et saint Antoine de Padoue vinrent eux aussi prier dans la chapelle miraculeuse et confier à la Mère de Dieu la victoire de la foi catholique et l'extirpation de l'hérésie cathare.

En 1231, les nobles du Quercy faisaient le serment de toujours combattre fermement cette hérésie et, en 1244, Saint Louis lui-même, accompagné de sa mère Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII, venait rendre grâces à la Vierge de Rocamadour d'avoir préservé l'unité religieuse et politique du royaume ; Montségur, le dernier repaire des cathares, venait de tomber. Pour ces raisons, on appela le sanctuaire du Quercy le bastion de l'Église fidèle aux portes du Midi, ou encore le *“Roc de la fidélité catholique”* !

Mentionnons encore le premier jubilé que connut Rocamadour, en 1428. Il fut accordé par le pape Martin V à la demande du dauphin Charles, héritier légitime du saint Royaume des Lys et digne fils de Saint Louis, qui se trouvait dans une situation désespérée, sans armée, ni finances, ni alliances. La bulle d'indiction eut un retentissement considérable, et des dizaines de milliers de pèlerins affluèrent dès la fête de Pâques 1428. Moins d'un an plus tard, à la mi-carême 1429, *«vint vers le roi de France notre Seigneur, une pucelle qui se dit envoyée au roi par le Dieu du Ciel pour chasser les Anglais du Royaume de France»*, notaient dans leur registre les consuls de Cahors, aussitôt avertis de l'Événement.

Désormais, les *“Grands pardons”* seront célébrés à Rocamadour à des occurrences rarissimes : lorsque la Nativité de saint Jean-Baptiste coïncide avec le jeudi de la Fête-Dieu, Pâques tombant alors le 25 avril. Le dernier fut célébré en 1943, le prochain le sera en 2083, si Dieu le veut !

« ELLE VIT ICI, ELLE Y RÈGNE. »

Le soir de notre arrivée, après nous être installés et restaurés au camp de toiles, nous eûmes l'autorisation du recteur de redescendre au sanctuaire, ouvert spécialement pour nous, en une priante procession aux flambeaux, bonne occasion de rappeler l'exemple et quelques paroles enflammées du Père Marie-Antoine de Laval qui anima, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, de nombreux pèlerinages à Rocamadour. *«Marie, ma si bonne Mère, m'a accordé l'ineffable consolation de venir dans ses principaux sanctuaires, non seulement comme son pèlerin, mais aussi comme son apôtre, et d'y ranimer son culte.»*

Le 9 septembre 1859, il écrivait à sa famille :

«Me voici seul sur le rocher miraculeux. Quand

on a vu Rocamadour et ses pèlerins et sa Vierge, quand on a assisté à ces magnificences, à ces miracles de la simplicité, de l'amour, de la foi, on ne peut plus désirer que le ciel. Il suffit de dire que Marie, qui est leur Reine, a établi visiblement ici sa demeure, qu'elle vit ici et qu'elle y règne. Il faut voir venir dans ce sanctuaire suspendu à la montagne comme sont suspendus les nids d'hirondelles, pleurant, chantant, pleurant et montant en se traînant sur leurs genoux, vingt mille, trente mille pèlerins, comme je viens de les voir, de les entendre pendant ces huit jours, et nuit et jour.

« Dans la nuit, l'église devient comme une demeure céleste. Les pèlerins y veillent et y chantent, et quand le sommeil ferme un instant leurs paupières, ils s'appuient et dorment près de l'autel. J'en ai vu une nuit onze cents dans l'église, et deux ou trois mille sur les escaliers, autour des portes. Il me semble que c'est un rêve, surtout aujourd'hui où je me retrouve presque seul sur ce rocher, contre lequel sont venus se presser dans un même élan ces hommes et ces femmes semblables à de grandes vagues continues. Plus de quinze mille ont communiqué ce matin dans cette chapelle sainte. »

C'est lui qui initia à Rocamadour, avant d'en généraliser l'usage à Lourdes, la procession aux flambeaux. Il décrivait les cierges de procession, comme *«des épées enflammées, toujours victorieuses, puisque la lumière que répandent ces cierges au milieu des ténèbres sont le symbole de la FOI qui illumine toutes choses, et que dans la foi est la victoire sur le monde et sur l'enfer. La flamme du cierge qui s'élève toujours vers les Cieux, est le symbole de l'ESPÉRANCE, fille de la foi et qui ne trompe jamais. En éclairant et en élevant sa flamme vers le Ciel, le cierge brûle, et cette chaleur brûlante est le symbole de la CHARITÉ, de l'amour divin. Mais en brûlant, le cierge se consume. C'est le dernier et magnifique symbole de la PÉNITENCE, laquelle est de l'essence de tout pèlerinage.»*

MIRACLES DE PITIÉ ET DE COURTOISIE

Durant notre veillée mariale dans la chapelle miraculeuse, nous racontâmes plusieurs miracles opérés par la Vierge de Rocamadour. Comme celui *“du Cierge et du Ménestrel”*, rapporté par Gauthier de Coincy, qui s'y déroula devant plusieurs centaines de témoins :

*Notre-Dame Sainte Marie,
Qui fontaine est de courtoisie
Canal et source de douceur,
Du ménestrel son serviteur
Entend la voix, car sans attendre
Sur la vielle elle fait descendre
Comme il appert à tous les yeux
Un cierge grand et merveilleux...*

On peut encore voir, suspendue à la voûte de la chapelle de la Vierge, une cloche en fer forgé modelée au marteau. Miraculeuse, elle a plusieurs fois sonné d'elle-même sans que personne lui donnât le moindre mouvement, – elle n'a d'ailleurs ni corde ni chaîne –, et cela s'est produit lorsque, sur mer, des marins en danger appelaient à leur aide Notre-Dame de Rocamadour. Les récits de sauvetages en mer dus à son intercession sont innombrables, jusqu'à très récemment, comme nous l'affirma le recteur, qui y croit. Sœur Lucie de Fatima aurait fait sans peine l'application :

« Il me semble que telles sont aussi les intentions du Cœur Immaculé de Marie : faire briller devant les âmes encore ce rayon de lumière, leur monter encore ce port du salut, toujours prêt à accueillir tous les naufragés de ce monde. »

Une plaque fixée au mur rappelle un autre miracle effectué en faveur de Jacques Cartier. Lors de son deuxième voyage en Amérique du Nord en 1535-1536, l'idée de coloniser le Canada naquit dans l'esprit du pieux malouin. Cependant, la froide réalité mit à rude épreuve ses projets. Vingt-cinq de ses hommes périrent de scorbut, dix seulement demeuraient valides. *« Le capitaine, voyant la pitié et la maladie, fit mettre son équipage en prières et oraison, et fit porter une image et souvenir de la Vierge Marie contre un arbre, à travers les neiges et les glaces. Et il ordonna que, le dimanche suivant, l'on dirait en ce lieu la messe...*



Et la messe célébrée devant l'image, le capitaine fit vœu de pèlerinage à Rocamadour, si Dieu lui donnait la grâce de retourner en France. »

Il fut exaucé. Les jours suivants, des Indiens lui montrèrent un remède : la tisane d'Anneda, infusion d'écorce de cèdre blanc riche en vitamines C. Ce remède sauva l'expédition. Jacques Cartier n'oublia jamais cette grâce, qu'il reconnut être *« un vrai et évident miracle »*. Nos communautés du Canada feront bientôt pèlerinage au sanctuaire québécois dédié à Notre-Dame de Rocamadour. Dans son article de février 2013, frère Michel fait état d'autres miracles étonnants (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 125, p. 13-30).

DE DEGRÉ EN DEGRÉ

Le lendemain dimanche, nous partîmes en procession de "l'hospitalet", où étaient autrefois soignés les pèlerins pauvres, jusqu'au sanctuaire, en suivant la "Voie sainte". C'est en chantant *« Reine de France, de votre Cœur nous viendra le secours »*, que nous entrâmes dans le village médiéval, encore désert à cette heure matinale, et montâmes les degrés du Grand escalier, *« à genoux et en prières »*, comme nous y avait exhortés l'excellent recteur qui ne manque pas une occasion pour rappeler que Rocamadour est d'abord un lieu de pèlerinage avant d'être un lieu de tourisme, même "spirituel". Lui-même le fait tous les vendredis, en égrenant son Rosaire.

L'abbé Armand-Benjamin Caillau, restaurateur du pèlerinage au dix-neuvième siècle, y exhortait déjà ses fidèles : « Marie, du haut de l'élévation où elle est placée, invite ses enfants à quitter la terre pour s'élever avec elle sur les hauteurs de la perfection chrétienne. Mais comment franchir l'intervalle escarpé qui nous sépare de cette glorieuse Maîtresse ? Comment trouver le courage et la force de vaincre les difficultés d'une marche si rude et si pénible ? Elle nous l'apprend avec le langage de ses exemples rendus sensibles par la disposition même des lieux que le dévot pèlerin va parcourir, et par la manière dont il doit accomplir sa course. Deux cents degrés s'élèvent devant lui, et ces degrés sont l'image des degrés mystiques qui conduisent l'âme à la sainteté. Le pieux voyageur ne les monte qu'à genoux et en prières, et cette pratique [*propre à Rocamadour, mais qui rappelle le chemin de pénitence de Fatima*] est le modèle des moyens à prendre pour arriver au sommet de ces collines éternelles où réside le Dieu des vertus (cf. Ps 83, 6-8). »

Ici, en l'occurrence, la Reine des vertus, c'est Notre-Dame Marie, selon la parole de saint Paul choisie comme introït de la messe du Cœur Immaculé de Marie : « *Approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus en temps opportun.* » (He 4, 16) Tous, petits et grands, s'y appliquèrent avec un sérieux et une ferveur, qui durent réjouir les anges et les saints pèlerins du temps jadis.

LES “ SEPT ÉGLISES ” DE ROCAMADOUR

Après la messe dominicale, nous visitâmes le vénérable sanctuaire, guidés par le recteur lui-même, qui nous passionna deux heures durant et tint en haleine les enfants eux-mêmes. Sept chapelles protégées par un mur d'enceinte forment une couronne autour de la Vierge : trois d'entre elles sont dédiées à saint Joachim et sainte Anne, à saint Blaise, et à saint Jean-Baptiste, en face la crypte est dédiée à saint Amadour. Celle-ci est surmontée de la basilique Saint-Sauveur, qui servait aux moines pour y chanter l'office divin. À gauche, un peu surélevée, la chapelle miraculeuse de Notre-Dame et, surplombant l'ensemble du sanctuaire, l'oratoire Saint-Michel, chevalier servant de l'Immaculée et défenseur de la Sainte Église.

La chapelle miraculeuse n'est plus le vénérable oratoire élevé par les mains de saint Amadour. Un bloc, détaché de l'immense roc qui le domine, a écrasé dans sa chute l'humble oratoire. En 1479, l'évêque de Tulle reconstruisit et agrandit l'oratoire, qui subit un incendie allumé en 1562 par les huguenots. Les chanoines qui s'occupaient alors du sanctuaire, restaurèrent la chapelle comme ils purent, mais la Révolution la laissa dans un état de grand

délabrement. Elle fut admirablement restaurée au dix-neuvième siècle, en son état actuel.

Combien émus devaient être les pèlerins qui entraient dans l'oratoire de « la glorieuse et immortelle Vierge de Rocamadour » ! Les *ex-voto*, avant qu'ils fussent détruits par l'impiété, couvraient les murs et refluèrent jusqu'au-dehors, offerts à la Mère de Dieu par les rois, les princes et les fidèles de toute condition. Ces objets étaient les signes des innombrables grâces demandées et obtenues par la miséricordieuse Bienfaitrice de Rocamadour.

GRAND PARDON ET GRAND RETOUR

Le dernier Grand Pardon eut donc lieu en 1943. Quelle providence ! Jamais depuis 1428, l'heure n'avait été aussi pressante. Le parallèle entre les deux jubilé est frappant.

Mgr Chevrier, l'évêque de Cahors d'alors, avait exhorté ses diocésains dans sa lettre pastorale du 8 mai 1943, à comprendre la nécessaire conversion des cœurs pour toucher le Cœur de Dieu par la Sainte Vierge : « *Les hommes d'armes bataillent, mais c'est Dieu qui donne la victoire, disait sainte Jeanne d'Arc dont nous célébrons la fête aujourd'hui. Une prière immense doit jaillir de tous les cœurs chrétiens par le Cœur Immaculé de Marie pour lui présenter, avec notre patrie blessée, toute notre confiance... Et si elle peut voir en nous un amour sincère, elle nous fera connaître encore une fois le Sien.* »

Malgré les difficultés d'organisation qu'on imagine, le jubilé fut suivi et vécu avec la plus grande ferveur, du 15 mai au 1^{er} novembre 1943. Chaque jour arrivaient à Rocamadour des groupes, des ligues, des associations, des paroisses entières, des familles, des isolés. Mgr Cros, supérieur du pèlerinage, qui avait assisté à quarante-six retraites annuelles, — il avait donc participé au grand pardon de 1899 —, pouvait dire que, « *depuis 47 ans, on n'avait jamais autant ni si bien prié à Rocamadour* ». Les 216 marches de l'escalier « *ne font plus peur à personne, et sans aucun respect humain, on les gravit à genoux* ».

Une autre coïncidence providentielle vint augmenter la solennité et la ferveur du Pardon : la statue de Notre-Dame de Boulogne effectuant son “ *GRAND RETOUR* ” passa à Rocamadour le dimanche 18 juillet, et gravit, portée à dos d'hommes, le grand escalier. La jonction historique entre les deux antiques pèlerinages nationaux en cet instant précis, vaut d'être notée.

De fait, en cette année 1943, sous l'autorité tutélaire du Maréchal, Notre-Dame manifestait sa sollicitude pour son pauvre royaume, appelant les cœurs de ses sujets à la vraie conversion, à la réparation, à la consécration à son Cœur Immaculé. Et les foules répondaient dans une grande ferveur... On peut dire

que ce fut la dernière manifestation de l'esprit de Chrétienté, visant au Règne de Jésus et de Marie en France et dans le monde. Mgr Chevrier concluait en effet le Grand Pardon par ces mots : « *Elle a répondu, elle répondra encore à nos demandes. Elle a son heure pour faire éclater sa puissance et encore aujourd'hui, nous lui faisons toute confiance pour la réalisation de nos plus chers espoirs et de la grande grâce si ardemment sollicitée de la paix du monde et du salut de notre patrie [...]. Nous n'avons pas d'autres demandes à formuler, pas d'autres desseins à exprimer : que par Marie, arrive le règne du Christ !* »

Or, moins d'un an plus tard, la révolution triomphait en France, dans la nation et dans l'Église. Le maréchal Pétain était ignominieusement condamné le 15 août 1945, fête de l'Assomption de Notre-Dame ! les meilleurs serviteurs de la France étaient épurés, le maudit régime des partis revenait en force, et l'état de notre patrie devenait pire qu'auparavant. Qu'avait-il manqué à la prière des pèlerins, que Notre-Dame ne put exaucer comme Elle l'avait fait en 1428 ?

VERS UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

En attendant de revenir sur cette question cruciale, nous pouvons faire nôtre la prière que notre Père adressait à Notre-Dame de Chartres en 1955 : « *Notre-Dame de France, bannissez de ce Pays qui vous est confié, l'anarchie et la haine, rétablissez-y la justice, l'ordre et l'autorité d'un chef légitime. Redonnez-lui son Empire, pour y reprendre son œuvre de civilisation et d'évangélisation. Gardez la Chrétienté du communisme pervers et donnez-nous dans les périls de l'heure l'intégrité de la foi.* »

À partir de 1943-44, c'est Fatima et son message qui commande tout. C'est la clef de l'orthodromie, c'est-à-dire du dessein de Dieu sur notre histoire. « Et qu'est-ce que Fatima nous enseigne ? Que TOUT doit passer par le Cœur Immaculé de Marie, que Dieu ne veut rien de ce qui ne passe pas par le Cœur Immaculé de Marie. Non seulement Fatima doit écraser les hérésies, mais Fatima doit être la force déterminante du redressement de la Chrétienté. Redressement qui se fera à partir du surnaturel, mais qui aura sa répercussion dans l'ordre politique. Ce sera une nouvelle Chrétienté. » (*Josselin, 1981*) Cela sera, parce que Dieu ne change pas. Pour le moment, c'est la dévotion réparatrice qui est à l'ordre du jour.

Car le Ciel, expliquait notre Père le 15 août 1982, « entend partager le travail avec la terre dans ces temps difficiles. À nous de prier et de demander pardon, et je ne dis pas même d'expié, de nous livrer à de rudes pénitences dont notre lâcheté est incapable ; simplement de nous prosterner avec confusion pour nous et pour nos frères, et de demander pardon ! C'est-à-dire de reconnaître la sainteté, la majesté, l'autorité de notre Roi et de notre Reine à tous, leur



bonté infinie et leur miséricorde, puis de confesser que le monde est ingrat, injurieux, provocant dans son impiété, sa révolte et dans ses autres péchés. Et alors nous interposer entre le monde et Dieu pour implorer le pardon. Et cela suffira. Le reste, le Cœur Immaculé de Marie le fera.

« C'est un dessein mystérieux, c'est une volonté de notre Père céleste et de son Fils Jésus-Christ pour notre siècle. Ce Cœur Immaculé, ce Cœur maternel et royal fera des signes et des prodiges et tous les enfants prodiges que nous désespérons de sauver, de ramener, de convertir, elle les touchera et sans effort apparent, sans lenteur ni retard, elle les retournera en masse vers Jésus et vers le Père. *Haec dies quam fecit Dominus.*

« *“ Ô mon ami, nous marchons, savons-nous où nous allons ? ”* Oui, nous nous savons où nous allons, où va le monde, à travers la grande apostasie prédite par les Écritures. Il va vers le triomphe universel du Cœur Sacré de Jésus par le ministère éclatant et magnifique, mais aussi doux et gracieux, du Cœur Immaculé de Marie. Amen, *Deo gratias ! Alléluia, alléluia, alléluia !* »

Le point d'orgue de notre pèlerinage fut la remise de la sportelle ou insigne de pèlerinage. Nous la garderons précieusement, la considérant comme un nouveau “signe” de notre consécration au Cœur Immaculé de Marie, dont nos pèlerinages de dévotion réparatrice ne sont que la mise en œuvre (*À SUIVRE*).

**Frère Thomas de Notre-Dame
du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.**

MONSTRA TE ESSE MATREM

Anticipant sur la suite de notre chronique de pèlerinages, voici la belle homélie qu'un prêtre ami de Belgique adressa le samedi 29 avril à nos pèlerins au cours de la messe célébrée dans le sanctuaire de Hanswijk, près de Malines :

FRÈRES et sœurs dans le Seigneur et dans sa Mère bien-aimée, Marie,

Nous sommes ici dans un lieu vénérable pour rendre grâce à Dieu, pour rencontrer son Fils Jésus-Christ en cette Sainte Messe et pour honorer sa Mère bien-aimée. Nous avons confiance en sa puissante intercession. En ce lieu, Notre-Dame est vénérée depuis mille ans. L'importante procession existe depuis 750 ans cette année. La semaine prochaine, notre Sainte Mère sera portée par les rues de cette belle ville. *Monstra te esse Matrem* est son titre honorifique. Montrez-nous que vous êtes Mère ! C'est un verset du magnifique hymne marial *Ave maris Stella*.

Dans la première lecture, nous avons entendu ces beaux versets du livre de la Sagesse : « *Je suis la Mère du bel amour, de la piété, de la connaissance et de la sainte espérance. En moi est toute la grâce de la vie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous qui me désirez, et rassasiez-vous de mes fruits.* » Plus que jamais, notre Mère veut se montrer à nous.

En bas de la belle chaire de 1746, nous voyons le premier couple Adam et Ève après la chute. Yahweh, Dieu, parle à Adam. Il montre d'une main le serpent rampant et de l'autre le médaillon sur la cuve où la Vierge est représentée avec son Fils. Dans le Christ et dans Marie sont promis le pardon et la rédemption.

Monstra te esse Matrem. Comme Marie aime et chérit constamment son Fils, nous devons, nous aussi, aimer Jésus. Comme Marie est restée fidèle, même aux heures les plus sombres de la souffrance et de la violence brutale du Vendredi saint, nous aussi, nous devons rester fidèles aux heures de l'épreuve et ne pas fuir Jésus souffrant et mourant. Seule sa Mère, seul saint Jean sont restés. En restant sous la croix, elle a accepté la dernière demande de son Fils de devenir aussi Mère des disciples et d'être pour nous le premier exemple de ce qu'est la vie d'un chrétien : servir dans l'Amour, fidèles et obéissants à Dieu. Elle est ainsi la Mère de tous les fils et de toutes les filles qui sont renés par le sacrement du baptême, qui sont morts au péché pour ressusciter dans la vie éternelle.

Sous la croix, elle est devenue la tendre *Mater Ecclesiae*, la Mère de l'Église, que le Christ a engendrée sur la croix en lui communiquant l'Esprit. Puis, à son tour, en la personne de l'apôtre bien-aimé, Jean, le Christ choisit tous les chrétiens comme serviteurs de Son amour pour sa Mère. Il confie sa propre Mère au disciple, afin que nous puissions accueillir Marie avec

une tendresse filiale, comme modèle et exemple dans notre vie.

Nous ne devons pas seulement recevoir l'amour de Marie, mais nous avons aussi la vocation d'aimer, avec le Christ, sa mère, comme un enfant. La maternité spirituelle de Marie doit aussi porter du fruit dans notre vie : nous ne devons pas être égoïstes en recevant seulement les fruits de son amour, mais nous devons l'aimer par-dessus tout, comme Jésus l'a fait.

La première fois que Marie montre sa Maternité, c'est lors de *l'Annonciation*. En donnant son fiat à Dieu, elle a non seulement consenti à la conception virginale du Christ, mais aussi à sa participation à sa mission salvatrice. Comme il a reçu d'elle son corps humain, elle a reçu de lui, dans un lien filial, son corps mystique. En recevant sa parole dans son Cœur Immaculé, elle a été jugée digne de l'accueillir dans son sein virginal et, en donnant naissance au Créateur, elle a nourri le germe de l'Église. Notre réponse reconnaissante est d'entrer dans le sein de Marie, d'entendre les battements de son Cœur contemplatif, d'être nourris par sa foi et de grandir de plus en plus dans l'union avec le Christ, notre chef. Ô Mère obéissante, apprenez-nous à être plus obéissants à la Parole de votre Fils !

La deuxième fois, c'est aux *noces de Cana*, où elle a exercé toute sa sollicitude maternelle en tant que mère spirituelle des mariés (image du Christ et de l'Église). Marie intervient au secours du jeune couple. Elle a montré comment sa maternité spirituelle est liée et totalement dépendante de la mission salvatrice de son Fils. Comme en témoigne la préface de la messe votive de Notre-Dame de Cana : charitablement soucieuse pour l'époux et son épouse, Elle se tourne vers son Fils pour lui demander son aide et dit aux serveurs de faire ce qu'il ordonne. L'eau se transforme en vin, les invités se réjouissent, tandis que le Christ préfigure les noces qu'il offre chaque jour à son Épouse, l'Église. Ô Marie, ardente Médiatrice, obtenez-nous les grâces dont nous avons besoin.

La troisième fois, Marie se montre comme une Mère qui reste fidèle jusqu'au *Golgotha*. C'est Jésus lui-même qui lui dit : « *Femme, voici ton fils* », puis à Jean : « *Voici ta mère*. » Voici la Mère fidèle qui ne fuit pas à l'heure de la détresse et de la mort. Debout au pied de la croix, elle reçut le testament de l'amour divin et adopta pour fils et filles tous ceux qui sont nés à la vie céleste par la mort du Christ.

La lecture de l'Évangile se termine par le verset suivant : « *Dès lors, le disciple la recueillit chez lui.* » Ce

désir doit être le nôtre. Surtout en cette heure de la Sainte Eucharistie. Le Christ veut s'incarner dans notre vie, comme il est né corporellement dans le sein de Marie. Avec l'eau et le sang qui ont coulé du Cœur sacré du Christ sur la croix, en signe de la totalité de son immolation rédemptrice. Avec son Corps donné pour nous, Dieu établit cette merveilleuse communion entre le Rédempteur et les rachetés, qui doit être toujours alimentée et où Marie accomplit sa Mission maternelle.

La quatrième fois, Marie est présente à la *Pentecôte*, lorsque tous les membres de l'Église se sont rassemblés autour d'elle et se désaltèrent à sa foi, à sa prière, à sa docilité à l'Esprit-Saint, à ses souvenirs des scènes de la vie d'enfance de Jésus. Elle aida les premiers chrétiens à former de plus en plus une famille. Elle aida les apôtres à prier dans l'attente de la venue de l'Esprit-Saint, et c'est ainsi qu'elle est notre mère priante. Notre réponse reconnaissante est d'entrer constamment à son école, à la laisser nous aider à connaître le Christ, à apprendre d'elle comment correspondre à l'Esprit-Saint, comment accroître notre communion mutuelle, à la fois en étant enfant de Dieu et enfant de Marie.

Le cinquième et dernier moment est celui de son *Assomption* et de son couronnement au ciel. C'est là qu'elle poursuit son intercession et son amour maternels. Si déjà sainte Thérèse voulut passer son ciel à faire du bien sur la terre, combien plus l'amour maternel de Marie a-t-il voulu en faire autant ! Sa Royauté est de servir par ses prières. Je pense à ce qui fut révélé à sainte Catherine Labouré, à savoir que les mains de Marie portent des anneaux, des anneaux d'or rayonnant des grâces qu'elle a demandées et qui sont reçues par nous, et des anneaux ternes pour les grâces qu'elle a obtenues mais qui ne sont pas reçues. Elle veut notre coopération pour que, par ces grâces, nous puissions un jour la rencontrer dans une étreinte éternelle.

Marie, en tant que Mère de l'Église, a puisé sa vie de son lien eucharistique avec son Fils et, ensuite lorsqu'elle reçut Jésus dans les messes de saint Jean et des premiers apôtres. Elle est le modèle de la manière dont nous sommes appelés à Le recevoir. On trouve la maternité de Marie à Bethléem, à Nazareth et au Golgotha.

En ce premier soir de notre pèlerinage de réparation, faisons une fervente communion réparatrice pour consoler le Cœur Immaculé de Marie des nombreux outrages qui sont faits à sa Maternité divine et virginale.

Je Vous aime, ô Marie... *Monstra te esse Matrem. Alleluia, Amen.*

«JÉSUS PRIT RÉSOLUMENT LE CHEMIN DE JÉRUSALEM»

AU terme de la vie publique de Notre-Seigneur, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc racontent sa dernière montée à Jérusalem, où il est acclamé triomphalement par la foule comme le Messie, cinq jours avant de mourir sur la Croix. Les trois synoptiques, après le récit de ce triomphe des Rameaux, racontent comment Jésus s'est imposé en Maître à Jérusalem, siégeant dans le Temple, enseignant souverainement, confondant tous ses ennemis, grands prêtres sadducéens, scribes et pharisiens. Les uns après les autres viennent essayer de le prendre en défaut, afin de trouver un motif pour le condamner. Devant la foule, Notre-Seigneur les réduit au silence avec des réparties d'une sagesse plus que géniale, divine et Il les maudit ouvertement à cause de leurs vices. Puis, devant ses disciples, il prophétise la ruine de Jérusalem infidèle, et tout l'avenir de l'Église, dans son "discours eschatologique" (Mt 21-25 ; Mc 11-13 ; Lc 19, 28-21, 38).

Frère Bruno, à la suite d'Annie Jaubert, a démontré que la Cène et l'arrestation ont eu lieu le Mardi saint au soir, et non le Jeudi saint. Après son entrée triomphale le dimanche, Notre-Seigneur n'a donc voulu être libre que pendant deux jours, Lundi et Mardi saints. Saint Marc en a conservé le souvenir, puisqu'il raconte tout le ministère de Jésus dans la Ville sainte en deux jours, et même en regroupant tous les discours et controverses le Mardi saint. C'est ce même jour que les disciples devaient aller préparer la salle pour la Pâque, tandis que déjà Judas organisait sa trahison avec les grands prêtres.

Tout le ministère de Jésus à Jérusalem que racontent les synoptiques a-t-il pu se dérouler pendant ces deux jours ? Cela paraît peu probable. Saint Luc, dans son récit, décrit une période plus longue : « *Il était journellement à enseigner dans le Temple* » (19, 47). Pour introduire les controverses, il écrit : « *Il advint, un jour [sans plus de précisions] qu'il enseignait le peuple dans le Temple...* » (20, 1). Et il conclut son récit : « *Pendant le jour, il était dans le Temple à enseigner ; mais la nuit, il s'en allait la passer en plein air sur le mont dit des Oliviers. Et dès l'aurore, tout le peuple venait à lui dans le Temple pour l'écouter.* » (21, 37-38)

Enfin, chez les synoptiques, ces récits qui suivent le triomphe des Rameaux, ont lieu avant l'onction à Béthanie, qui selon saint Jean, est l'ouverture de la Semaine sainte, « *six jours avant la Pâque* ».

Mais alors, quand ces événements ont-ils eu lieu ?

«JÉSUS ENSEIGNAIT DANS LE TEMPLE. »

Selon saint Jean, Notre-Seigneur est monté à plusieurs reprises à Jérusalem. D'abord pour la Pâque, en avril de l'an 29 (chap. 2 et 3), avec des « *disciples* ». Pour la fête de la Pentecôte (juin 29, chap. 5), notre

Père pensait qu'Il était monté seul, avec tout au plus un petit groupe de fidèles, dont saint Jean qui témoigne des événements. Jésus semble encore peu connu de la foule, il n'est pas dit dans ce chapitre qu'il enseignait dans le Temple. Mais ses adversaires, eux, l'ont bien identifié : ils lui reprochent d'avoir "travaillé" – en guérissant miraculeusement un paralytique ! – le jour du Sabbat. Notre-Seigneur leur adresse un long discours, sublime, pour témoigner de son autorité divine sur les préceptes de la Loi.

Plus tard, pour la fête des Tabernacles (octobre 29) ; saint Jean raconte dans son chapitre 7^e que Jésus enseigne en Maître dans le Temple et attaque, bataille contre les chefs du peuple qui cherchent à le tuer. À chaque parole de Notre-Seigneur, la foule est partagée, mais la meilleure part est séduite, conquise, au point que les grands prêtres ne parviennent pas à le faire arrêter.

Après la fête, Il reste à Jérusalem et continue d'enseigner. Le conflit s'intensifie : saint Jean raconte de dures controverses où Notre-Seigneur dénonce le péché et l'esclavage à Satan de ses ennemis qui tournent en mal toutes ses sublimes paroles afin de trouver un prétexte pour le tuer. Leur mauvais esprit Lui permet de pousser plus loin la révélation de sa Vérité, jusqu'à son sommet : « *Avant qu'Abraham fut, JE SUIS.* » (Jn 8, 58), et plus tard : « *Moi et le Père, nous sommes UN* » (Jn 10, 30). À ce paroxysme, ils en viennent à vouloir le lapider en public, mais Jésus leur échappe. Il semble bien qu'il soit seul en ces circonstances, sans disciples pour l'entourer, sans ses Apôtres, à l'exception de Jean l'Évangéliste, qui ne raconte ensuite plus qu'une confrontation entre son Maître et les Juifs, avant le procès de la Passion. C'est à l'occasion de la fête de la Dédicace, en décembre 29, mais très vite les ennemis de Jésus tentent de le mettre à mort.

Dans ce récit « du plus grand Procès de l'histoire », les controverses que rapportent saint Matthieu, saint Marc et saint Luc semblent correspondre au récit (chap. 7) de la fête des Tabernacles : "l'atmosphère" y est similaire. Enseignement de Jésus dans le Temple, controverse publique avec « *les Juifs* » qui veulent le saisir pour le tuer, mais qui n'y parviennent pas.

Par exemple en Marc 12, 12 nous lisons : « *Ils cherchaient à l'arrêter, mais ils eurent peur de la foule [...]. Et le laissant ils s'en allèrent.* » Et en Jean 7, 30 : « *Ils cherchaient à le saisir, mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.* »

Ou bien en Matthieu 22, 46 : « *Nul ne fut capable de lui répondre un mot. Et à partir de ce jour, personne n'osa plus l'interroger.* » Le fait était si flagrant que la foule s'en étonnait, selon saint Jean : « *Des gens de Jérusalem disaient : "N'est-ce pas lui qu'ils*

cherchent à tuer ? Et le voilà qui parle ouvertement sans qu'ils ne lui disent rien ! » (Jn 7,25-26)

Enfin, le verset de Luc 21, 37-38 que nous avons vu : « *Pendant le jour, il était dans le Temple à enseigner mais la nuit...* » correspond presque littéralement à Jean 8, 1-2 : « *Quant à Jésus, il alla au mont des Oliviers. Mais dès l'aurore, de nouveau il fut là dans le Temple, et tout le peuple venait à lui, et s'étant assis il les enseignait.* »

Ainsi, le groupe des Apôtres, qui témoignent de ces faits (saint Matthieu directement, saint Pierre par saint Marc son secrétaire), aurait accompagné Notre-Seigneur qui quittait la Galilée pour la Judée (selon Mc 10, 1), pour monter en premier lieu à Jérusalem pour cette fête des Tabernacles (selon Jn 7, 9-10 et Lc 9, 51). Puis, quand l'atmosphère se détériora trop, Jésus continua seul à affronter ses ennemis dans la Ville sainte (à partir de Jn 8, 12).

Cela explique que selon saint Jean (18, 2), Judas connaissait le Jardin des Oliviers « *parce que bien des fois Jésus et ses disciples s'y étaient réunis.* » C'est donc que les Apôtres ont déjà accompagné leur Maître à Jérusalem, au moins quelques jours, avant de monter pour la dernière fois.

En revanche, le discours eschatologique semble bien à sa place le Mardi saint, tel que le raconte saint Marc, comme frère Bruno l'a écrit (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 140, juin 2014, p. 24). Ce sont des révélations, presque des confidences adressées aux Apôtres pour annoncer le châtement et les persécutions à venir, comme Jésus l'a fait le soir même, lors de son dernier repas.

DES TÉMOIGNAGES DIFFÉRENTS...

Une question se pose : pourquoi une telle différence entre les récits du ministère de Notre-Seigneur à Jérusalem selon saint Jean, et selon les synoptiques ?

Avant tout parce qu'ils n'ont pas été témoins des mêmes événements, explique notre Père. Seul saint Jean, parmi les Apôtres, était le témoin privilégié et muet de tous les durs affrontements de Jésus à Jérusalem. Lui seul accompagnait le Maître à chacune de ses montées, sans doute à cause de sa connaissance du milieu, que manifeste son Évangile. Son récit révèle tous les témoignages que Notre-Seigneur a donnés de sa divinité, jusqu'à la mort, dans la Ville sainte, repaire de tous les intellectuels et " théologiens " du temps.

Le groupe des Apôtres, dont le témoignage est transmis par saint Matthieu et saint Marc, est tout de même monté avec Jésus en des circonstances particulières. Au moins pour la Pâque de l'an 30, celle du sacrifice de Notre-Seigneur, et, comme nous l'avons vu, pour la fête des Tabernacles de l'an 29. Mais pour ces mêmes périodes le récit du quatrième évangile diffère encore de celui des synoptiques. Saint Jean a retenu des paroles plus profondes, qui révèlent le mystère du Verbe de Dieu incarné, et le drame du refus de sa Royauté par les Juifs. Si saint Jean se

distingue ainsi, ce peut être à cause de sa piété, de son Intelligence des événements sur le moment, ce pourquoi Jésus l'aimait particulièrement, mais surtout parce qu'il fut à l'école de la Vierge Marie, le Tabernacle de l'Esprit-Saint, qui « *conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son Cœur* », et lui a tout expliqué (démonstration de frère Bruno dans *BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE*, t. 2, p. 63-64).

... MAIS COMPLÉMENTAIRES.

Maintenant, pourquoi saint Matthieu, saint Marc et saint Luc ont-ils regroupé tout ce qu'ils savaient du ministère du Christ à Jérusalem à la fin de leur récit de sa vie publique ?

La réponse générale est donnée par frère Bruno : « Dans les synoptiques, la vie publique du Christ dure un an. Elle se déroule en Galilée et s'achève par une seule montée de Jésus à Jérusalem, celle de la Pâque de l'an 30, et sa mort sur la Croix vendredi 7 avril où il offre le Saint Sacrifice, prix de notre salut. » (*IL EST RESSUSCITÉ*, n° 133, nov. 2013, p. 20) Plan très simple, compréhensible par n'importe quel lecteur, qui révèle une Vérité plus profonde et plus importante que la succession chronologique des événements.

En effet, Notre-Seigneur lui-même a voulu cette dernière montée comme l'aboutissement de sa manifestation messianique, et de son œuvre de Fils de Dieu Sauveur : « *Il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.* » (Lc 13,33) C'est le jour des Rameaux, dans la Ville sainte, qu'Il va se manifester en toute évidence comme le Messie, exacerber la haine des chefs du peuple, puis offrir sa vie en expiation sur la Croix, et ressusciter le troisième jour. C'est sa hantise, pourrait-on dire : « *Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé !* » (Lc 12, 49-50). C'est ce pourquoi Il monte à Jérusalem ; toutes ses montées successives ne servent qu'à préparer la dernière. Les synoptiques ont davantage mis en valeur ce fait en écartant les péripéties d'autres montées dans la Cité sainte, chacun à sa manière.

Saint Matthieu a écrit le premier, peut-être même avant l'an 35. Son évangile était la référence de l'Église primitive, comme frère Bruno l'a démontré (*Pour servir de (nouvelle) introduction au Nouveau Testament, BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE*, t. 1, p. 110). Plus qu'une histoire, il écrit un texte sacré, presque liturgique, comme l'était la Loi ancienne. Son témoignage est religieux, destiné à mettre le lecteur en face du mystère qui a d'abord subjugué l'auteur lui-même : la Personne de Jésus, Fils de Dieu fait homme. Dans ce but, le récit est dépouillé de tout l'accessoire, l'anecdotique, jusqu'à la chronologie qui n'est qu'un critère secondaire dans le plan de saint Matthieu. Dans cette optique, on comprend bien qu'il ait voulu réunir au terme de son récit, à Jérusalem, tout ce qui avait trait

à la manifestation messianique, par exemple la condamnation et l'anathème jeté sur les pharisiens. Ce qui était bien dans le rôle du Messie tel qu'il était annoncé : par Jean-Baptiste d'abord « *il a la pelle à vanner dans sa main, et il nettoiera son aire...* » (Mt 3, 12). Puis par Lui-même : « *Tout plant que n'a point planté mon Père céleste sera arraché.* » (Mt 15, 13) (cf. *Introduction au commentaire de l'évangile selon saint Matthieu*, par frère Matthieu de Saint-Joseph, à paraître).

Saint Marc, quant à lui, transmet les « mémoires et récits » de saint Pierre, témoignage incomparable, mais sans composition particulière semble-t-il. On peut envisager une raison secondaire pour conserver ce même schéma, d'une seule montée de Galilée en Judée : saint Pierre s'adressait à des chrétiens de toutes origines qui entendaient régulièrement dans leurs réunions le récit de la vie de Jésus selon ce plan, comme l'a fait saint Matthieu. Saint Marc, écrivant dix ans après lui, aura voulu conserver le plan général, connu de tous, d'une seule montée à Jérusalem. C'est encore ce que fera saint Luc ; seul saint Jean, avec sa liberté et son autorité de *Disciple que Jésus aimait*, pourra préciser ce récit.

Venons-en à saint Luc, qui transmet le fruit de son enquête auprès des « *témoins oculaires et serviteurs de la Parole* » (Lc 1, 2-3). Comme frère Bruno l'a montré (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 136, fév. 2014, p. 24), c'est surtout auprès du *Disciple que Jésus aimait* que Luc s'est *informé exactement* : il en a les mots, il en a l'esprit, et certains détails de son récit, qui lui sont propres (notamment pour la Transfiguration et l'Agonie), n'ont pu être connus que par l'apôtre Jean.

Saint Luc connaissait donc certainement, avec précision, le récit du ministère de Jésus à Jérusalem. S'il n'en parle pas ouvertement avant la dernière montée, c'est parce que comme saint Matthieu, peut-être avec plus d'insistance encore, il veut montrer que c'est à Jérusalem, au terme de son ministère, que Notre-Seigneur va accomplir toute son œuvre. Au point d'omettre délibérément, explique frère Bruno, des repères géographiques qui pourraient détourner le lecteur de cette grande résolution du Cœur de Jésus.

Nous l'avons vu, il a tout de même voulu montrer que Notre-Seigneur s'est manifesté longuement et en toute clarté à Jérusalem, en racontant après le dimanche des Rameaux une longue prédication, qui dépasse les deux jours du Lundi et Mardi saints : « *Il était journellement à enseigner dans le Temple* » (19, 47).

Mais il y a plus : le récit de saint Luc nous fait comprendre comment se sont déroulés les six derniers mois de la vie publique de Jésus, ce qu'on appelle la « période judéenne ». En effet, après l'échec de la prédication en Galilée et les premières annonces de la Passion, saint Luc écrit : « *Il advint, comme s'accomplissait le temps où il devait être enlevé, que Jésus prit résolument le chemin de Jérusalem.* » Dès lors, l'Évangéliste nous montre Jésus s'acheminant vers la

cité sainte, tout au long de ses chapitres 10 à 19, en répétant qu'Il est en route (13, 22 ; 17, 11 et 18, 31), jusqu'à l'arrivée au jour des Rameaux. Il ne s'agit pas d'un seul voyage, explique notre Père, qui se faisait en quelques jours, mais d'une attitude, d'une résolution du Cœur de Jésus qui est désormais tout tourné vers le Sacrifice qu'il va offrir sur la Croix à Jérusalem, et qui, dans ce but, affronte ses ennemis. Il va les provoquer chez eux en témoignant que leurs œuvres sont mauvaises, pour qu'enfin ils le mettent à mort : c'est ce que raconte saint Jean dans ses chapitres 7 à 10. Quand il n'était pas à Jérusalem, Notre-Seigneur allait et venait sans cesse, pour échapper aux menaces de ses ennemis, en Judée et au-delà du Jourdain (Mc 10, 1), retournant parfois même en Galilée (Lc 17, 11).

Pour cette même période, la composition du récit de saint Matthieu nous fait comprendre qu'à partir de ce moment-là, Notre-Seigneur s'est attelé à accomplir son « labeur » messianique, pour notre Rédemption : il fonde et instruit son Église, il condamne terriblement ses ennemis, et offre le Sacrifice qui mérite la venue de la grâce en ce monde. Saint Marc quant à lui, insiste sur les annonces de la Passion et les avertissements aux disciples. Et saint Jean, remarquait notre Père, nous rapporte pour cette période un enseignement nouveau : Jésus commence à dire qu'il remonte vers son Père (7, 33 ; 8, 21). C'est sa *glorification* qui commence : Il va être *élevé* sur la Croix, et ressusciter pour retourner dans le sein de son Père. Les évangélistes, chacun à leur manière témoignent d'une nouvelle attitude, d'une nouvelle disposition de Notre-Seigneur, que saint Luc met davantage en lumière par son verset introductif (9, 51).

Dans ces chapitres 10 à 19 de saint Luc, qui fait un récit chronologique, on peut trouver des indices du passage de Jésus dans la Ville sainte, à commencer par les indications selon lesquelles il est en route, qui peuvent témoigner de plusieurs montées. Il y a aussi l'apostrophe à Jérusalem, qui est donnée sans préambule dans le récit de saint Luc (13, 34-35) : « *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants [...]. Oui je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce qu'arrive le jour où vous direz : "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !"* ». Prise au sens littéral, la phrase « *vous ne me verrez plus* » pourrait situer cet événement lors de la fête de la Dédicace, dernier passage connu de Notre-Seigneur à Jérusalem avant le dimanche des Rameaux, où la foule l'acclamera en disant « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* ».

Ces indices peuvent nous aider à harmoniser les récits de saint Jean et de saint Luc, afin de retracer autant que possible l'histoire de Notre-Seigneur, et le contempler, l'aimer dans le Cœur Immaculé de notre Mère du Ciel, à l'école de notre Père, ce que nous tâcherons de faire au camp de la Phalange, *si Dieu le Veult !*

frère Joseph Sarto du Christ Roi.



ENTRER DANS LA VIE

LE 23 avril, dimanche du Bon Pasteur, nous fêtons nos prieurs ; nous fêtons aussi saint Georges, patron de notre fondateur ; nous fêtons enfin trois de ses filles au jour de leur profession perpétuelle, jour de noces... et d'affluence maximale dans notre maison-mère, trop étroite pour accueillir tous ses enfants !

Frère Bruno acheva ainsi son sermon de la grand-messe : « Mes bien chères petites sœurs Marie-Espérance des Martyrs, Alix des Saintes Plaies, Blandine de Marie-Reine, chanter les litanies des saints, pendant que vous étiez sous le drap mortuaire, était extraordinaire. Parce que c'était manifester que vous *entriez dans la vie*, comme disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus au moment de rendre son âme à Dieu. Mais vous, mes sœurs, par vos vœux perpétuels, dès aujourd'hui, vous *entrez dans la vie*, la vraie. La preuve, c'est que ces litanies nous mettent en relation directe avec les habitants du Ciel, le monde des vivants que nous aspirons à rejoindre. »

La veille, déjà, leurs petits frères Luc du Cœur de Marie et Guy de la Miséricorde les avaient précédées, affirmant leur volonté de mourir définitivement au monde pour vivre ressuscités avec le Christ.

Le programme de cette vie nouvelle est tout entier contenu dans le *PATER*, dont l'abbé de Nantes nous a recommandé de faire notre « *prière répétée* » (*RÈGLE PROVISOIRE DES PETITS FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR*, art. 9). Frère Bruno nous le commenta durant ces deux jours. Quelle profusion de richesses ! Chacune de ces demandes enseignées par Notre-Seigneur fait appel à l'un des sept dons du Saint-Esprit ; à chacune, aussi, correspond si étroitement l'une des invocations de l'*AVE MARIA* que ces deux prières sont inséparables. Aussi inséparables que Jésus et Marie, notre modèle unique. Nous trouvons ainsi dans le *NOTRE PÈRE* la source de tous nos amours, l'alacrité dans tous nos soucis, nos labeurs, nos combats et le secours dans toutes nos difficultés, afin de persévérer dans la fidélité à nos vœux, jusqu'au « *retour du Seigneur qui ne saurait tarder* » (*ibid.*, art. 1).

S'adressant plus spécialement aux trois sœurs professes, dimanche, notre frère prieur rassembla en un bouquet odoriférant les grâces, vertus et dons du Saint-Esprit qui éclosent dans leur cœur au jour de leurs vœux et s'épanouiront tout au long de leur vie religieuse. Ce sermon défie le résumé... Heureusement qu'il est publié sur la VOD ! N'en retenons qu'une

réflexion, qui devrait suffire à convaincre de nombreuses âmes de les imiter :

« Mes bien chères sœurs, vos vœux perpétuels vous placent *perpétuellement* sous cette autorité royale de votre Mère, car vous êtes filles de l'Immaculée. Vous avez donc part à ses privilèges, objets de notre dévotion réparatrice, tellement outragés aujourd'hui » : virginité perpétuelle à sa ressemblance, maternité auprès de ses enfants, pour les défendre contre les éducateurs impies qui ne cessent de semer dans leurs cœurs indifférence, mépris ou même haine à l'égard de cette Mère Immaculée, en leur inculquant, au contraire, un culte fervent pour ses saintes images.

Enfin, avant de clore ces réjouissances et de reprendre le cours des jours ordinaires semés de tentations et de croix, frère Bruno nous livra un secret pour demeurer perpétuellement fidèles à notre vocation. Il s'agit de faire nôtre la « *décision irrévocable* » que prit notre Père en la fête du Cœur Immaculé de Marie, 22 août 1997, « *décision innocente et douce comme la colombe, mais dure et tranchante comme l'épée du Seigneur des seigneurs et Roi des rois* ». Pour s'assurer que nos trois sœurs ne l'oublient pas, frère Bruno l'avait fait inscrire sur leur image-souvenir de profession perpétuelle : « *Placer dorénavant la Sainte Vierge Marie absolument au-dessus de toutes nos affections de cœur, de toutes nos convictions et pensées, de toutes nos œuvres extérieures et de tous nos désirs. Ainsi je déménage... chez la Sainte Vierge.* »

Dès lors, il était facile d'achever le commentaire du *PATER* et de l'*AVE MARIA*, pour y puiser la force de pardonner pour être nous-mêmes pardonnés, pauvres pécheurs que nous sommes, et la crainte filiale qui nous préservera de succomber à la tentation, de moment en moment et jusqu'à l'heure de notre mort, ou plutôt de notre *entrée dans la vie*.

PREMIER SAMEDI DU MOIS DE MARIE

À la faveur des vacances, c'est à Magé que les retraits furent les plus nombreux, ces 6 et 7 mai. Quant à la maison Saint-Joseph, elle complètera ses effectifs le 13 mai avec des journées flamandes.

La loi sur l'euthanasie que prépare la République remet *l'heure de notre mort* au centre de nos préoccupations. Les enseignements de nos deux jours de session répondirent à cette angoisse. Frère Bruno, au fil de ses sermons et oraisons, raconta la Résurrection de Notre-Seigneur – principe de la nôtre – et la suite de ses apparitions aux disciples. Ce récit très vivant nous donnait un avant-goût du prochain camp de la Phalange, du 16 au 27 août, qui sera consacré à l'étude des Évangiles. Il est encore temps pour vous y inscrire !

MYSTÈRES GLORIEUX DE NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

Nos amis visionnèrent aussi les dernières conférences de la retraite d'automne sur la *VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE* (S 174). Celle sur l'Assomption, fut un ravissement ! Au terme de sa vie terrestre, après sa mystérieuse Dormition, la Vierge Marie est montée au Ciel, en son corps et son âme, se jeter dans les bras de son Fils pour l'éternité. Ce dogme, infailliblement défini par Pie XII et attesté par un écrit apocryphe rédigé par un contemporain des Apôtres, le *TRANSITUS MARIE*, nous révèle que le Ciel est un lieu, où sont déjà deux êtres, Jésus et Marie, avec leurs corps !

L'Assomption de la Très Sainte Vierge, créature d'ores et déjà toute divinisée, annonce notre propre divinisation. Car au Ciel, Marie ne jouit pas seule de son bonheur avec Jésus, mais elle n'a de cesse qu'elle y ait attiré tous ses autres enfants. Quelle lumière jetée sur "la fin de vie" !

RETOUR SUR LA TERRE.

Très discrète dans l'Évangile, la Vierge Marie est de plus en plus mise en avant par Dieu depuis deux mille ans. Elle est apparue une première fois à Patmos, enfantant dans la peine les générations de chrétiens. Mais c'est surtout par ses apparitions du dix-neuvième siècle que Notre-Dame nous a dévoilé son mystère, en même temps qu'elle nous rappelait concrètement, de plus en plus souvent et avec une insistance croissante à mesure que les temps devenaient plus mauvais, les moyens de sauver nos âmes. Cette révélation culmine à Fatima, où nous apprenons que Dieu veut donner à sa Mère le rôle principal, établir dans le monde la dévotion à son Cœur Immaculé. Notre Mère du Ciel est triste à cause de nos péchés et de tant d'âmes qui vont en enfer. Mais par la pratique des cinq premiers samedis du mois, nous pouvons la consoler, réparer tant d'offenses, sauver les âmes et devenir nous-mêmes les chéris du Bon Dieu !

Finalement, lorsque les âmes passent de la terre au Ciel, Marie les attend sur leur chemin, pour les solliciter une ultime fois de lui ouvrir leur cœur.

LE COMBAT DES DERNIERS TEMPS.

Notre-Dame ne veut pas seulement sauver les âmes individuelles. C'est le monde entier qu'elle veut reconquérir sur l'enfer. La conclusion de la retraite expose la grande stratégie de l'Immaculée.

Le Bon Dieu a créé la Vierge Marie pour sa gloire : sa tête est couronnée d'étoiles. Il l'a aussi créée pour notre salut : de son pied, elle écrase la tête du serpent. Voilà qui décontenance tous ceux qui ne veulent considérer que la petitesse de sa condition terrestre !

Le message de Fatima nous révèle que nous sommes parvenus aux derniers temps, au combat décisif entre la Vierge Marie et Satan. Notre-Dame

nous y prescrit de puissants remèdes pour le salut de nos âmes : le chapelet, le scapulaire, la dévotion réparatrice, garantis par le plus grand miracle de l'histoire, la chute du soleil du 13 octobre 1917 et la plus grandiose théophanie, à Tuy, le 13 juin 1929.

Mais la Sainte Vierge ne se cantonne pas à la mystique. Elle entre dans nos combats temporels, en chef de guerre, demandant la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé et promettant son salut. Aux libéraux qui rêvaient d'un armistice et d'une réconciliation universelle, elle annonce sa victoire sur l'enfer et prépare déjà la récompense de ses enfants valeureux qui l'entoureront au grand jour de son couronnement !

ACTUALITÉS : « TA PENSÉE DE LA MORT. »

Bien renseignés sur le plan de bataille de Notre-Dame et assurés de son triomphe, nos amis écoutèrent dimanche après-midi frère Bruno leur dévoiler la stratégie inverse de Satan pour la perte des âmes.

Notre frère prieur commença par rappeler quelques principes élémentaires, pour que nous ne nous égarions pas dans de faux débats. Tout le monde parle ainsi de "fin de vie". Mais ce qui importe et dont personne ne parle, pas même nos évêques, hélas ! c'est ce qui se passe *après*. La foi catholique seule explique la mort et les souffrances qui l'accompagnent : elle n'est qu'un passage vers le Ciel ou vers l'enfer, pour l'éternité. Tragique alternative ! Il s'agit donc de vivre et de mourir de manière à sauver son âme de l'enfer.

Deuxièmement, seule l'Église a l'autorité et même la science pour se prononcer en dernier recours sur les questions morales très difficiles posées par les progrès de la médecine, en particulier à propos des derniers moments de la vie terrestre. Or la République a usurpé cette autorité et légifère dans ce domaine religieux, alors même que son rejet haineux de Dieu et de l'Église la rend aveugle ! Voilà le salut des âmes livré de façon sacrilège à la discussion démocratique...

Troisièmement, il est une force diaboliquement lucide, en revanche, qui met en œuvre implacablement son plan, depuis des décennies, pour imposer l'euthanasie à notre pays : c'est la franc-maçonnerie.

Cela bien rappelé, frère Bruno retraça l'histoire du débat sur la "fin de vie", expliquant les réalités qui se cachent derrière les sigles et les euphémismes juridico-médicaux, dénonçant des magouilles énormes telles que seule la démocratie les rend possibles, désignant et caractérisant les principaux acteurs de ce vaste complot maçonnique : l'ignoble Henri Caillavet, fondateur de l'*ASSOCIATION POUR LE DROIT DE MOURIR DANS LA DIGNITÉ* (ADMD), son émule Jean-Luc Romero, l'ambigu Jean Leonetti... Avec une détermination infernale, ces puissances occultes ont habilement exploité des cas médicaux hors du commun, transformant ces épreuves dramatiques en campagnes

médiatiques. Telles furent les affaires Vincent Humbert (2003), Chantal Sébire (2008) et Vincent Lambert (2013). Cette propagande massive parvint à faire évoluer peu à peu l'opinion et la législation. L'euthanasie, qui est un crime, est devenue un "problème", en attendant d'être légalement reconnue comme une solution. Pire : par une effarante inversion de la morale, le parti des assassins est parvenu à se draper dans la vertu, arguant de la compassion, contre un système médical déshumanisé ! Et voilà comment la République maçonnique et essentiellement antichrist offre aux âmes sur le point de paraître devant Dieu l'ultime tentation que constitue l'euthanasie, pour leur fermer les portes du Ciel et les conduire légalement, en douceur, sans souffrance et en toute inconscience, dans les voies larges de l'enfer.

Au terme de cette démonstration très documentée, frère Bruno conclut : « Vouloir rassembler une majorité pour empêcher la légalisation de l'euthanasie ou toute autre forme de mort assistée est non seulement illusoire, mais c'est une faute. Car accepter de participer à une discussion démocratique sur un pareil sujet au nom de sa seule conscience personnelle est déjà faire le jeu de Satan. »

La seule chose à faire serait de renverser la République. Non pas seulement parce qu'elle fait régner l'anarchie et qu'elle vole les Français, mais parce qu'elle est un obstacle, un adversaire acharné du salut de leurs âmes, qu'elle tue aujourd'hui nos enfants dans le sein de leur mère, qu'elle tue leur innocence dans nos écoles et que demain elle tuera nos vieillards, leur interdisant de réaliser leur vocation particulière de malades, vocation d'immolation, par amour.

OPÉRATION MARIALE SPÉCIALE.

S'il n'est malheureusement pas en notre pouvoir d'en finir avec la République, Notre-Dame de Fatima nous a en revanche révélé le moyen de sauver de l'enfer les âmes des pauvres pécheurs : la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé. Tel est l'enjeu stratégique de notre "Opération mariale spéciale" dont voici le rapport du dernier succès :

Mon frère,

Il s'est passé un grand miracle aujourd'hui dans notre paroisse : le curé établit la dévotion réparatrice des premiers samedis ! Nous étions à la première messe ce matin, en compagnie d'une cinquantaine de paroissiens.

La statue de Notre-Dame de Fatima était placée au pied de l'autel pendant toute la durée de la messe

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

MAI 2023

- ACT. « TA PENSÉE DE LA MORT. »

♦ CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022

MAI 2023

- PC 87. 17. LE MESSAGE INTÉGRAL
DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.
- 18. « POUR L'ÉGLISE »,
LA FOI DE NOTRE PÈRE EN L'ÉGLISE.
- 19. LA VIERGE MARIE AVANT L'ÉGLISE
DANS LE CREDO.

♦ CONFÉRENCES DE LA RETRAITE DE COMMUNAUTÉ 2022

MARS 2023

- S 174 9. MARIE RESTE AU MILIEU DES APÔTRES.
- 10. SEULE DÉPOSITAIRE DU SECRET,
ELLE LE CONFIE AUX APÔTRES.
- 11. AU JOUR DE LA PENTECÔTE.

et du chapelet et la couleur était annoncée : « Nous sommes ici ce matin parce que Notre-Dame a demandé à sœur Lucie, quelque temps après les apparitions de Fatima, de pratiquer les premiers samedis. »

Nous n'y sommes pour rien, ma première demande ayant été refusée. Mais quand on sort la Sainte Vierge par la porte, elle rentre par la fenêtre ! Une petite dame de la paroisse a refait la demande. Et il faut croire que le cœur de notre curé s'est ouvert, par l'action conjuguée des opérations mariales spéciales !

Vous auriez aimé le sermon qui a expliqué comment la Sainte Vierge était puissante – « Jésus n'a pas fait tourner le soleil lorsqu'il était sur terre ! » – et que nous devons faire passer toutes nos prières par Elle.

Serait-il possible de récupérer demain d'autres livrets de dévotion réparatrice que nous pourrions distribuer désormais à tous ces paroissiens ?

M. G.

Voilà qui nous encourage tous dans nos efforts respectifs. Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie se laissent toucher !

(frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.